

# L'EXPRESS de LYON

## ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon

## ABONNEMENTS :

LYON ET  
DÉPARTEMENTS

|                                                            |       |
|------------------------------------------------------------|-------|
| Un an . . . . .                                            | 3 fr. |
| Six mois . . . . .                                         | 2 fr. |
| Trois mois . . . . .                                       | 1 fr. |
| Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon |       |

PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4<sup>e</sup> Année

N° 29.

Dimanche 22 Juillet 1900.



Attaque d'une légation, à Peking

## RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les événements se sont précipités en Extrême-Orient avec une si extraordinaire rapidité que tous les gouvernements européens ont été pris au dépourvu. Les diplomates accrédités auprès de la cour de Pékin, avaient bien aperçu les signes précurseurs du terrible orage qui se préparait, mais, trompés par un calme apparent, ils n'ont saisi ni l'imminence ni la gravité du péril. Fatal optimisme qu'ils devaient payer bien cher!

Mais l'heure n'est plus des récriminations, au moment où s'affrontent dans un duel tragique non pas seulement deux peuples ni même deux races, mais deux civilisations.

Si inquiétante que soit la situation, elle a du moins, l'avantage de se présenter avec la plus absolue netteté. Devant la grandeur du péril, toutes les rivalités européennes se sont tues, en même temps que s'évanouissaient les craintes de conflit. Car il faut bien reconnaître que les relations entre un certain nombre de puissances commençaient à perdre du caractère de cordialité qu'elles avaient revêtu depuis assez longtemps.

L'attitude de la Russie était de nature à faire craindre à l'Angleterre une attaque sur la frontière des Indes. La question africaine pouvait également être le prétexte de redoutables complications.

Les polémiques de presse suscitées par la question transvaalienne avaient exaspéré l'opinion publique anglaise, et les hommes d'Etat eux-mêmes semblaient se pénétrer de cette idée qu'une fois la guerre du Transvaal finie, il faudrait en venir aux mains avec la France pour anéantir sa flotte et s'emparer de ses colonies.

C'est à ce moment que le péril jaune s'est dévoilé à tous les yeux, et il n'en a pas fallu davantage pour faire oublier tous les griefs.

Les rivaux d'hier se sont sentis solidaires devant le danger, ils ont combattu et continuent à combattre la main dans la main pour la défense commune. Sous l'empire d'une nécessité pressante, tous se sont ligüés, non seulement comme vengeurs des victimes, mais comme champions et défenseurs de la civilisation occidentale menacée.

Ce rapprochement inattendu entre des nations que séparaient de plus en plus profondément des conflits latents ou des rivalités déclarées sera-t-il durable? Est-il destiné à survivre aux circonstances qui l'ont provoqué? Il ne faudrait pas trop y compter. Déjà on s'inquiète de ce qui arrivera quand, la Chine vaincue, il faudra prendre des décisions radicales et tirer parti de la victoire. Mais à chaque jour suffit sa peine, et peut-être sommes-nous plus loin qu'on ne pense du règlement de comptes définitif.

Qui sait si, la race chinoise prenant de plus en plus le sentiment de sa force, les peuples d'Europe ne seront pas amenés à resserrer plus fortement encore des liens passagers et si nous ne sommes pas à la veille de cette fédération de la race blanche qu'on regardait jadis comme une utopie.

L'opinion publique, essentiellement mobile et capricieuse ne se passionne guère pour plus d'un objet à la fois. Hypnotisée un moment par la guerre sud-africaine, elle concentre aujourd'hui toute son attention sur la question chinoise. Rien de plus compréhensible que ces préoccupations, mais elles ne doivent pas faire oublier des faits d'un autre ordre qui peuvent avoir de graves conséquences pour l'avenir.

La lutte engagée aux Etats-Unis pour la présidence mérite d'être suivie à plus d'un titre. Bien que l'issue n'en soit guère douteuse et que tout semble présager le succès du président sortant Mac-Kinley, le parti démocrate fait depuis quatre ans de tels progrès qu'il est permis d'envisager comme une probabilité son retour prochain aux affaires. Il est donc intéressant d'étudier le programme soumis aux électeurs par la convention démocratique de Kansas City qui a choisi M. Bryan comme candidat à la présidence.

Cette assemblée déclare qu'elle combattra l'impérialisme, parce que l'impérialisme à l'extérieur conduit promptement au despotisme à l'intérieur. Elle condamne la politique du gouvernement aux Philippines et à Cuba et demande qu'on accorde aux Philippines leur indépendance avec la protection de l'Amérique contre toute intervention étrangère; mais en même temps, elle se déclare en faveur de l'extension pacifique dans les pays dont les habitants seront désireux de devenir citoyens américains.

Elle se déclare pour la construction immédiate du canal de Nicaragua sous le contrôle absolu des Etats-Unis. Elle condamne l'alliance mal dissimulée avec la Grande-Breta-

gne et exprime les sympathies des Américains pour les Boers. Enfin elle maintient le principe de la doctrine de Monroe et déclare qu'aucun peuple américain ne doit être soumis contre son gré à l'autorité européenne.

Sans doute il y a un abîme entre l'élaboration d'un programme d'opposition et l'application de ce même programme par le parti arrivé au pouvoir. Mais il convient d'enregistrer soigneusement, au moins comme un symptôme, des tendances qui deviendront peut-être un jour les idées directrices de la politique américaine.

Depuis quelques années, les querelles de race, un instant assoupies dans l'Amérique du Nord ont une tendance à se réveiller. Cette vieille inimitié entre blancs et noirs, que l'abolition de l'esclavage n'a pas supprimée, produit parfois des effets bizarres. Un des plus réjouissants est la petite aventure qui vient de se passer dans un grand théâtre de la Nouvelle-Orléans.

On y jouait *Othello*, pièce assurément connue de la plupart des spectateurs. Non pas de tous, cependant, car il en était un au moins que l'histoire du More de Venise emplissait d'une mauvaise humeur croissante.

C'était un brave cultivateur des environs de la ville qui, sans doute, avait dans sa jeunesse combattu les armées abolitionnistes, et dont les sentiments ne s'étaient point affaiblis depuis 1863. A mesure que la pièce se poursuivait, son indignation grandissait. A la fin, il n'y tint plus : quand il vit Desdémone étouffée par son époux, il se leva subitement et apostropha le public : « C'est honteux ! s'écria-t-il. Comment peut-on rester dans un théâtre où il est permis à un vilain moricaud de tuer une lady blanche ! »

Et aussitôt, il quitta la salle, au milieu d'une telle explosion de rires, provoquée par ses paroles inattendues, qu'on ne put terminer la pièce.

Il faut encore estimer heureux que le brave cultivateur n'ait pas tenté de lyncher immédiatement *Othello*.

Ces nègres d'Amérique, brusquement appelés à la condition d'hommes libres, ne manifestent, il faut bien le reconnaître, qu'un enthousiasme fort modéré pour les innovations et les découvertes scientifiques.

C'est ainsi que la compagnie de milice de la ville d'Hudson (Etat de New-York) vient d'être envoyée à Skakport pour mettre à la raison un certain nombre de nègres réfractaires au charme de la vaccination.

Les insubordonnés préfèrent se battre que de tendre le bras à la lancette hygiénique et subir l'inoculation.

La milice a dû s'établir un camp sur une colline dominant le pays où règne la variole.

Les contaminés se rendront-ils si la garde meurt ?

## NOS GRAVURES

### MASSACRE DES LÉGATIONS ÉTRANGÈRES A PÉKIN

Lorsque les troubles à Pékin prirent un caractère exceptionnel de gravité, les ministres étrangers se réfugièrent tous à la légation d'Angleterre.

Ils y furent bientôt assiégés par une tourbe fanatique composée de Boxers et de soldats de l'armée régulière.

Les petites troupes qui formaient la garde des légations, les ministres et leur personnel se défendirent avec un courage désespéré.

Enfin, lorsque les vivres et les munitions manquèrent, les assaillants forcèrent les portes de la légation et le terrible corps à corps qui s'engagea eut son épilogue prévu par le massacre de tous les Européens.

Les braves ainsi tombés au champ d'honneur ont fait payer cher aux Chinois cette honteuse victoire, mais l'Europe leur doit encore, avec un juste tribut d'admiration et de regrets, une plus éclatante revanche.

### LE CARROUSEL DE LA PLACE BRETEUIL

Un brillant carrousel militaire a eu lieu le 19 juillet, de quatre heures à six heures et demie, à l'hippodrome du Concours hippique, place de Breteuil.

La séance, commencée par le salut des écuyers des écoles militaires, s'est continuée par un carrousel civil donné par soixante officiers élèves de l'école de Fontainebleau.

Une brillante reprise d'écuyers de l'école de Saumur, puis des manœuvres d'ensemble et des exercices individuels par les cavaliers de l'école de Saint-Cyr et enfin des exercices d'artillerie complétèrent le programme.

Cette belle fête, dont le succès a été très vif, a été organisée par le général Favert de Kerbéc, inspecteur général des remontes.

## APRÈS LA PLUIE...

A VERNEUIL, UNE VILLA ENTRE RUE ET JARDIN

PAUL MARGAIGNE, trente ans;

JEANNE, sa femme, vingt-quatre ans.

Tout en prenant le café, après déjeuner, ils parcouraient, lui, un quotidien, elle, un journal de modes.

PAUL, repliant le journal, et le plaçant sur la table, à portée de Jeanne. — Tiens ! si tu veux voir les nouvelles !

JEANNE. — Est-ce qu'il y a du nouveau par hasard ?

PAUL. — Oui, dans les titres, et encore ! Quant au reste !... (Il vide sa tasse, se lève, et va prendre sous la remise, dans le jardin, sa bicyclette, qu'il amène dans l'antichambre, juste en face de la porte de la salle à manger, laissée grande ouverte : il considère sa machine pendant quelques minutes, la soulève par le guidon, puis par la selle pour vérifier les roulements, déboucle la sacoche, en tire la burette et se met en devoir de l'huiler.)

JEANNE, qui a suivi de l'œil toute la manœuvre. — Ah ça ! qu'est-ce que tu y fais encore à ta machine ?

PAUL, accroupi et attentif. — Je graisse, tu vois, je graisse !

JEANNE. — Toujours, alors ! C'est une marotte ! A peine si tu attends la dernière bouchee !... C'est un servage !...

PAUL, qui a remis la burette en place et qui frotte énergiquement les parties nickelées avec un chiffon de laine. — Oh ! la dernière bouchee !... Un servage !... Voilà bien de tes exagérations !

JEANNE. — Ma foi ! Une douzaine d'enfants ne t'occuperaient pas davantage.

PAUL. — Une douzaine ! Rien que cela ! Merci bien !

JEANNE. — Non, mais vraiment, voyons !... Depuis que tu as une bicyclette, tu es tout le temps après !

PAUL, s'exclamant. — Oh ! oh !

JEANNE. — Quoi donc ?

PAUL. — Je crois bien que j'ai un pneu qui perd !

JEANNE, riant. — Ah ! mon Dieu ! Que la voilà bien la guigne ! Un petit coup de pompe, hein ?

PAUL, de nouveau à croupetons et gonflant à force. — Dame ! Il le faut bien.

JEANNE. — C'est cela ! J'en étais sûre. Ah ! ce n'est pas une sinécure, le culte de la bécane ! Tu pompes, tu astiques, tu graisses, tu visses, tu dévisses... et ce n'est pas fini !

PAUL, se redressant. — Si ! cette fois ça y est... (Il rentre dans la salle à manger, et sentencieusement.) Ma chérie, il y a une chose que tu ne veux pas te mettre dans la tête... Vois-tu, la plaisanterie du cheval d'acier, pour être vieille, ne manque pas de justesse !... Ça demande presque autant de soins qu'un cheval, presque autant ! Si on ne veut pas se casser le cou, il est nécessaire qu'on examine tout, qu'on contrôle tout... et cela chaque fois qu'on sort !

JEANNE, vivement. — Tu vas donc sortir ?

PAUL, d'un ton léger. — Un petit tour, rien qu'un petit tour... jusqu'à Meulan ! Traverser le bois ! Six kilomètres aller, six retour. Douze ! Une heure à peine !

JEANNE. — Qui, à moins que tu ne pousses jusqu'à Vaux ou même jusqu'à Mantes !

PAUL. — Mais non, mais non !

JEANNE. — Oh ! je vois quand tu t'en vas, mais je ne sais jamais quand tu reviendras.

PAUL, catégoriquement. — Bref, ça t'ennuie que je sorte !

JEANNE. — Si tu penses que c'est amusant de rester seule !

PAUL, hochant la tête avec conviction. — Comme tu es drôle ! D'habitude, après le déjeuner, tu vas faire la sieste, tu montes dans la chambre ! Et aujourd'hui, parce que je prends ma bicyclette !

JEANNE. — D'habitude ! Si tu peux dire ! Parce que deux ou trois fois j'avais mal à la tête et que je suis allée me reposer, me jeter un peu sur mon lit, tu viens prétendre que c'est mon habitude ! Tu n'es pas de bonne foi !

PAUL, que la vue de sa machine, qui semble l'appeler, pousse à la révolte. — Là, voilà les mécanicetés... (Haussant le ton.) Tu sais pourtant bien que ce n'est pas pour mon plaisir, uniquement pour mon plaisir que je sors après les repas ! Tu as entendu le médecin, tu l'as entendu, cependant. Qu'est-ce qu'il m'a dit quand je me suis plaint de mes pesanteurs d'estomac ? Hein ! Est-ce que ce n'est pas lui qui m'a ordonné du mouvement, une promenade d'une heure ou deux ? mais ma santé fuit ! (Avec l'assurance d'un homme qui vient de trouver un argument péremptoire.) Je te demande un peu ce que ça peut te faire que je me

serve de mes pieds pour marcher ou que je roule sur ma bécane ?

JEANNE, répliquant sans effort. — C'est que tes pieds... ils se fatiguent, eux, et ne t'entraînent jamais bien loin ! Tandis que ton instrument !

PAUL, acceptant la lutte. — C'est bien cela ! Que je me fatigue, tu t'en moques ! Ah ! tu n'es pas égoïste à moitié !

JEANNE. — Egoïste ! moi ?

PAUL, gouaillieur. — Non ! C'est le peintre ! (Au moment où il fait résolument un pas vers l'antichambre, la pièce, toute chaude de lumière, s'obscurcit tout à coup.) Allons ! Bon ! Il va pleuvoir maintenant !

JEANNE, faussement consolante. — Un nuage peut-être...

PAUL, les dents serrées. — De sauterelles probablement ! Des sauterelles qui passent ! (Allant à la fenêtre.) Ça tombe à verse ! des hallebardes !

JEANNE, elle se lève, va arranger des bibelots sur la cheminée et se met à fredonner :

Il pleut, il pleut, bergère !  
Et ron...

PAUL, qui était resté appuyé contre la vitre, se retournant furieux. — Ah ! tu y es arrivée tout de même !... Ça y est !...

JEANNE. — Quoi ? A quoi ? Ce n'est pas moi qui fais pleuvoir, je suppose.

PAUL, l'imitant. — Qui fais pleuvoir ! Non ! mais tu es satisfait, tu es contente ! Ose donc dire que tu n'es pas contente ? (Avec une résignation accablée.) Je devais m'y attendre à cela, c'est pain bénit ! Ce n'est cependant pas faute d'avoir été averti ! On me l'a assez répété, assez ressassé sur tous les tons ! (S'exaspérant peu à peu.) Mais on se croit plus malin que les autres. On a des illusions ! (Avec.) Des illusions ! En voilà encore une chose qui crève en route, comme les pneus ! Mais on n'entend pas ! On fait la sourde oreille ! Les parents ! Est-ce qu'on l'écoute... les parents ! Ils y voyaient clair pour tant ! Ils s'y sont assez opposés, à notre mariage ! Me l'ont-ils dit : « Prends garde ! Une fille unique, par conséquent une enfant gâtée, autoritaire, habituée à suivre tous ses caprices, à toutes ses fantaisies ! Tu ne seras pas heureux ! »

JEANNE, des larmes dans la voix. — Alors, tu es malheureux ?

PAUL, riant très haut pour ne pas s'attendrir. — Moi ! malheureux ! Mais je suis comme un coq en pâte ! Je nage dans la joie, dans la jubilation ! Malheureux ? Qui est-ce qui a dit cela ? J'en ai à revendre, du bonheur ! Je suis tenu en lisières, je ne peux pas faire un pas tout seul !...

JEANNE, dans une plainte. — Oh ! (Elle s'affaisse sur une chaise en pleurant.)

PAUL, troublé. — Et voilà leur seule défense, leur seule excuse ! Des larmes... (Ricanant.)

Il pleut, il pleut, bergère !

(Il arpente la salle à grands pas, puis vient se planter devant sa femme.) — Et en somme veux-tu que je te dise ce qu'il y a au fond de tout cela ? Le veux-tu, le fin mot ? Eh bien ! ce n'est pas la bicyclette qui te gêne... C'est la campagne qui te pèse ! Parfaitement ! C'est Paris qui te manque ! Et tes amies qui me rassent, et le théâtre, et les soirées qui m'éreintent, et les diners qui me détraquent l'estomac. Voilà ce qui te manque ! (Eprouvant le besoin de mordre une dernière fois.) Ah ! si c'était à refaire !...

JEANNE, dans un sanglot. — Alors !... tu... regrettes ? dis-le ?...

PAUL, évitant de répondre, mais incapable de jouer plus longtemps les Barbe-Bleue. — Et moi qui m'étais réjoui de trouver ce petit coin isolé, bien tranquille ! Moi qui me félicitais de t'avoir emmenée loin de Paris, loin de tout le monde, ici, pour moi, pour moi seul... (Avec émotion) qui me promettais deux mois exquis, deux mois de tendresses en plein soleil, en pleine nature... (Se baissant et lui prenant la main) avec autour de nous les fleurs, les grands arbres qui reposent des tentures et du patchouli, au-dessous de nous la bonne terre qui sent bon et qui fait aimer, au-dessus de nous le beau ciel ! (Se baissant et la regardant, presque à genoux.) Dis, Jeannette ? Et ça t'ennuie, tout cela ?

JEANNE, essuyant ses yeux. — Mais non ! (Boudeuse.) Je ne regrette rien — jamais rien — moi, quand tu es là. Je ne suis pas comme toi.

PAUL. — Pardon ! Ma chérie, tu te demande pardon ! Mais c'est de ta faute, aussi...

JEANNE. — De ma faute ? Est-ce que je pouvais penser que tu allais te mettre en colère pour un mot, pour rien. Est-ce que d'ordinaire je te tiens en lisières, comme tu dis ? Est-ce que je ne te laisse pas toute ta liberté ?

PAUL, il se redresse et la prend dans ses bras. — Si ! si ! J'ai eu tort ! oublie... C'est cette satanée bicyclette !...

JEANNE, souriant. — Ne lui dis pas de sottises, elle se vengera ! Tiens, voilà le temps qui s'écoule. Prends-la plutôt, et va faire ton tour... jusqu'à Meulan !

PAUL. — Ah bien ! pour avoir de la boue par-dessus les oreilles !

JEANNE. — A pied, alors, puisque le médecin l'a ordonné !

PAUL. — Oui, mais... avec toi !

JEANNE. — Et si je refusais... pour te punir ?

PAUL. — Je resterais !

JEANNE. — Et la digestion ?... Je ne veux pas que tu sois malade ! Je suis à toi ! (Elle sort et revient un instant après en épinglant son chapeau.)

PAUL. — Prête ?

JEANNE (Tout en gagnant la porte, ils chantonnent tous deux à l'unisson.)

Il pleut, il pleut, bergère !

JEANNE, s'arrêtant. — Mais non ! Sommes-nous bêtes ! Il ne pleut plus. Du tout, du tout !

PAUL. — Bien sûr ! Après la pluie !... le beau temps !

ALBERT DELVALLÉ,

## FORTUNIO

Ceci est une légende qui, m'a-t-on dit, vient de l'Inde, et ne m'a pas été racontée par ma nourrice ni par ma grand-mère.

Il vivait une fois dans une vieille cabane deux vieillards, le petit bonhomme et la petite bonne femme de toute fable qui se respectent.

Les deux vieux époux vivaient heureux, et rien n'eût manqué à leur bonheur s'ils eussent eu un fils.

Toujours en fin de leurs longues prières, le Ciel les exauça. Ils allèrent à la grande foire, et, le soir même, en rapportèrent un joli bébé. Les voisins et les voisines admiraient l'enfant; jamais ils n'avaient vu plus beaux yeux, plus jolie roseur de peau et une bouche aussi mignonne.

Dans le pays, le bruit se répandit vite de la joliesse de l'enfant. Un rossignol alla même célébrer sa gloire jusque dans la forêt. Justement la Fée Tranquille passa par là.

— Que chantes-tu, rossignol joli?

— Un enfant est né, le plus mignon qu'il soit sur la terre; son haleine fleurit la fleur, et ses vagissements sont doux comme du miel.

— Où donc est cet enfant, rossignol joli?

— Là-bas, derrière la forêt, dans la maison du petit bonhomme et de la petite bonne femme qui sont si vieux et vivent si heureux.

Le rossignol trilla son adieu et prit sa volée par les airs.

La fée Tranquille demeura songeuse, et retourna dans son palais au milieu de la forêt.

De sa baguette magique elle leva la grosse pierre qui servait de porte d'entrée et pénétra dans sa somptueuse demeure, où tous les meubles étaient de porphyre, de marbre bleu et d'or jaune.

Les deux sœurs de Fée Tranquille, fée Carabosse et fée Vermeille se réveillèrent dans leur demi-sommeil au bruit léger des pas.

— Mes sœurs, dit Fée Tranquille, il y a bien longtemps que nous ne sommes sorties de notre pays. Un bel enfant vient de naître, le plus beau qu'il soit, dit-on; voulez-vous qu'une de nous soit marraine?

— Bah! dit fée Carabosse, je tiens si peu à sortir d'ici!

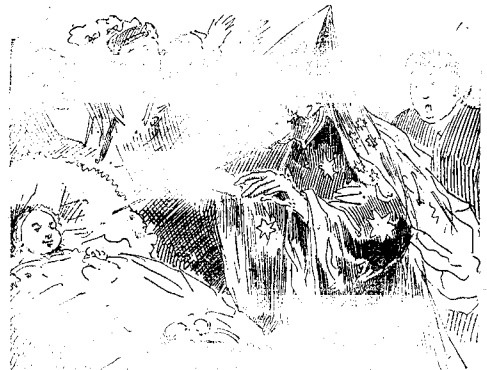
— Et moi, ajouta Fée Vermeille, je ne me plais qu'au milieu de cette forêt.

— Oh! mes sœurs, vous me feriez tant plaisir de venir avec moi voir cet enfant! On dit qu'il est si beau, si joli, si mignon!

— Nous n'avons rien à le refuser, acquiescèrent Fée Carabosse et Fée Vermeille.

Et les trois sœurs s'en furent ensemble sous des formes humaines, vers la maison du petit bonhomme et de la petite bonne femme qui vivaient si heureux.

La Fée Tranquille avec un air de jeune veuve: sa robe était noire et son teint était blanc. — La



Fée Carabosse était vieille, laide et bossue: sa robe était verte et son teint parcheminé. — La Fée Vermeille était jeune et jolie. — Oh! si jolie! — Sa robe était blanche et son teint d'aurore.

— Les trois sœurs arrivèrent.

Toc! Toc!...

— Qui est là?

— Trois bonnes fées.

— Entrez, mesdames.

Le petit bonhomme, dans le coin du foyer, se réchauffait les mains à la flamme; la petite bonne femme berçait l'enfant d'un refrain endormeur; l'enfant joliment riait aux anges dans son berceau capitonné mollement.

— Oh! le bel enfant, dirent ensemble les trois bonnes fées. Qu'il est adorable et mignon: nous voudrions bien en être les marraines.

— Ce serait trop de trois marraines pour un seul enfant, mesdames les fées, dit le petit bonhomme dans le coin de son foyer.

— Oui, beaucoup trop, malheureusement, appuya la petite bonne femme qui s'arrêta de bercer.

— Tirons au sort, voulez-vous? dit en riant la Fée Carabosse. Marraine sera celle que le sort va désigner.

— Oui, oui, tirons au sort!...

La plus court-paille fut prise par la Fée Tranquille. Elle fut marraine de l'enfant joli.

A son baptême, toutes les cloches carillonnèrent en sons cristallins dans tous les clochers à dix lieux à la ronde; et l'écho porta jusqu'aux montagnes les bruits de la fête du baptême de l'enfant joli Fortunio.

Quand le baptême fut fini, quand les cloches eurent cessé d'effaroucher les hirondelles, les trois sœurs fées s'assemblèrent auprès du berceau.

— Moi, dit Fée Tranquille, à mon filleul, je veux octroyer la richesse. Il sera riche en ce monde; il n'aura qu'à désirer une once d'or pour en avoir des tonnes pleines.

Le petit bonhomme et la petite bonne femme rirent de contentement.

— Moi, dit Fée Carabosse, j'ai tant souffert de

ma laideur, qu'au filleul de ma sœur Fée Tranquille, je veux octroyer la beauté. Il sera beau dans ce monde, et il n'aura qu'à désirer une femme pour l'avoir à ses pieds.

Le petit bonhomme et la petite bonne femme sourirent, mais d'un air aigres.

— Moi, dit alors Fée Vermeille, au filleul de ma sœur Fée Tranquille, je veux faire un précieux don; il me plaît de lui octroyer un cœur de pierre.

— Oh! madame la Fée un cœur de pierre à un si mignon enfant!

— Oui, un cœur de pierre, dit Fée Vermeille; c'est un don précieux.

Le papa et la maman de l'enfant joli ne voulurent point recevoir le présent de la Fée Vermeille. Ils se contentèrent pour Fortunio de la richesse et de la beauté.

Les trois sœurs fées embrassèrent sur le front de l'enfant joli qui, dans son berceau capitonné mollement, riait aux anges, et s'en furent dans leur palais où tous les meubles étaient de porphyre, de marbre bleu et d'or jaune.

\*\*\*

Fortunio, l'enfant joli, grandit chaque jour; chaque jour il devint plus riche et plus beau.

Quand il eut seize ans, son père et sa mère étant morts, il resta seul.

Malgré sa richesse, malgré sa beauté, Fortunio n'était pas heureux.

Il fut aimé avec passion de duchesses et de marquises; deux reines lui offrirent leur amour avec leur trône, Fortunio n'était pas heureux.

Fortunio avec son or à bouleverser le monde, Fortunio avec sa beauté de Dieu, Fortunio avait un cœur d'homme.

Il s'évanouissait à la vue du sang; un charretier fouettant ses bêtes le faisait pâlir; une parole injurieuse à l'adresse d'un inconnu le faisait trembler; il frissonnait de crainte rien qu'à voir un équilibriste sur sa corde; il pleurait amèrement devant les vieillards qu'il sentait près de la tombe.

Son cœur était doué d'une sensibilité si aiguë, qu'au moindre récit de catastrophe il se trouvait mal, se représentant en imagination l'horreur des faits tels qu'ils avaient dû se passer.

Il n'osait, la nuit, faire des mouvements brusques de peur d'écraser des mouches ou des scarabées.

Fortunio n'était pas heureux.

Il ne put pas — ayant un cœur trop tendre — jouir de sa beauté ni de son or. Une sorte de spleen le rongea; il passa dans la vie sans joie, et mourut à trente ans, dégoûté de la richesse, de la beauté et de l'existence.

\*\*\*

Tout conte doit avoir une moralité.

Poètes, mas frères, bohèmes ou richards, n'est-ce pas vous Fortunio, vous qui ne vivez que par le cœur, dédaigneux des réalités, et qui souffrez du malheur des autres comme de votre propre malheur — pleurant des pleurs de sang au lament des souffrances des hommes?

Poètes, mes frères, pourquoi la bonne Fée Vermeille ne vous a-t-elle pas fait cadeau à votre naissance d'un cœur de pierre!

LEGU.

## UN PETIT MÉTIER

Dix heures et demie du matin, sur le quai de Billy encore à peu près désert malgré l'heure avancée. Il fait un temps superbe, on est au mois de mai et le soleil printanier inonde de ses bienfaisants rayons le fleuve qui coule, majestueusement calme, entre les deux berges de pierre qui l'enserrent.

Au fond, la perspective élégante des tours du Trocadéro se profile sur l'azur immaculé du ciel que, de l'autre côté, la fine et peu élégante silhouette du dernier étage de la Tour Eiffel semble vouloir percer.

Personne dans ce joli décor, pas même un pêcheur à la ligne, car la pêche est fermée. Ici eût pensé cependant qu'il fallait empêcher les chevaliers de la gaule de se livrer à leur plaisir favori dans l'unique but de faciliter le repeuplement de la rivière qu'ils n'ont jamais beaucoup dépeuplée.

Enfin, ce sont là tracasseries coutumières à l'administration, grande empêcheuse de danser en rond.

Et toujours la Seine coule paisible et profonde, roulant en ses mystères de ses ondes glauques d'innombrables objets.

Personne... Si cependant, un jeune garçon d'âge incertain, doué d'une physionomie plutôt canaille, encore que fine, coiffé d'une casquette de soie effilochée qu'il a enfoncée sur ses yeux, un foulard rouge en loques autour du cou, sur les épaules une blouse trouée et rapiécée, les pieds presque nus malgré des bottines jadis élégantes, qu'il a trouvées quelque part et qui maintenant s'en vont rapidement vers le néant final; le type accompli du gavroche parisien, quoi! à qui s'appliquera dans quelques années, quand il aura passé par la maison centrale, le signalement donné jadis par Victor Hugo.

... Le voyou, le pâle voyou, Au teint jaune comme un vieux sou...

Que fait-il sur ce quai désert? Chacette-t-il un mauvais coup à faire, quelque chapardage de marchandises oubliées ou plus simplement explore-t-il la malchance surface des eaux pour y découvrir le cacahabée verdâtre pour qui la préfecture de police paye une indemnité de vingt-cinq francs ou le chien mort, gonflé comme un outre que lui achètera Mourfice.

Non, rien de tout cela! Aujourd'hui Gavroche

est honnête, il a fait le serment de travailler pour vivre et sans en avoir l'air, il cherche de l'ouvrage. Salut à cette bonne volonté tardive. Mais sur quels clients va-t-elle donc s'exercer? Patience! voilà l'affaire demandée...

Mme Gibou, vieille rentière de Grenelle est sortie, elle aussi tentée par cette belle matinée de printemps. Depuis de longs mois elle n'avait effectué une promenade aussi lointaine et peut-être s'il ne s'agissait que de sa santé, y aurait-elle encore regardé en deux fois.

Mais il s'agit d'une existence plus précieuse mille fois à ses yeux que la sienne propre, il s'agit de l'existence de Marquis, le chien favori de la vieille dame.

Que ne ferait-elle pas pour Marquis, quels sacrifices ne consentirait-elle pas, quelles bassesses lui coûteraient à accomplir pour cette bête chérie, mille fois plus chérie que l'enfant dont la marâtre nature ne l'a point voulu doter en son jeune temps.

Et Marquis est si heureux de prendre l'air, de gambader à son aise, que le cœur de Mme Gibou s'en trouve tout dilaté d'aise et qu'elle suit d'un œil attendri et mouillé les ébats de son chéri.

Pas beau, pourtant, le chéri! Oh non! un de



ces sales roquets matins de mille espèces coureuses, comme le sont la plupart des chiens des grandes villes, un bizarre assemblage de races dans lequel domine cependant la robe longue et légèrement frisée du havanais commun. Le pelage est d'un blanc sale agrémenté de taches feu, les yeux sont chassieux et pleurards et la voix à l'agréable timbre d'un vieux gond de porte mal graissé.

Enfin, tous les goûts sont dans la nature et honni soit qui mal pensera de la tendre affection qui unit ces deux êtres.

Arrivé sur le pont de l'Alma, la vieille dame se demande si elle ira à droite ou à gauche. elle se décide pour la gauche parce que de ce côté il y a moins de monde et comme Marquis n'a pas de muselière...

Gavroche a aperçu Mme Gibou et son chien et se dirige en sifflant de leur côté. Serait-ce la proie convoitée? Écoutez le dialogue qui va s'engager entre les promeneurs.

Le voyou s'adressant à Mme Gibou. — Quel joli chien vous avez, Madame...

MADAME GIBOU, flattée, s'arrête pour regarder ce jeune homme qui paraît s'intéresser aussi vivement à son chéri, mais Marquis s'avance à son tour et faire longuement l'inconnu. Sourdement, celui-ci lui passe un quart de morceau de sucre que le cabot avale goulument. La connaissance est faite.

Voyant l'accueil que Marquis fait à son interlocuteur, la vieille dame se décide à répondre au compliment:

MADAME GIBOU. — N'est-ce pas, qu'il est gentil? Et aimable donc! Voyez, il ne vous connaît pas et déjà il vous fait fête.

Le voyou. — Oh! vous savez, les bêtes ne ne sont pas si bêtes qu'on le croit.

MADAME GIBOU. — Sûrement, Marquis n'est pas un animal ordinaire, d'ailleurs.

Le voyou. — Ça se voit tout de suite, quand un chien est intelligent; celui-là a bien reconnu que j'aimais les animaux, nous en avons un peu de toutes les races, chez les parents là-bas à Auteuil, des chats, des lapins, des pigeons, des chiens surtout.

MADAME GIBOU. — Ah! vraiment.

Le voyou. — Oh! oui, mais pas un aussi beau et aussi intelligent que celui-là, bien sûr. Je m'y connais un peu et je peux vous le dire; c'est un havanais métissé d'épagneul de Suffolk...

MADAME GIBOU. — ... de Suffolk!... Ah! jamais je n'aurais cru...

Le voyou. — C'est comme je vous le dis et un Anglais vous l'achèterait cher, votre chien s'il était à vendre.

MADAME GIBOU. — Jamais je ne consentirais à me dessaisir de Marquis, même si on le couvrirait d'or.

Le voyou. — Je connais cela, allez, ma brave dame. On tient à ses bêtes.

Tout en devisant, les deux amis de la race canine, ont atteint le milieu du quai de Billy. Le soleil monte toujours à l'horizon et commence à chauffer ferme les pavés de la berge. Marquis s'est arrêté pour gratter à son aise une puce qui le tourmentait.

Le voyou. — Il a des démanagements, votre chien, ma bonne dame. Vous devriez le laver: ça le calmerait... Mais tiens, au fait, nous sommes au bord de l'eau, je peux lui faire sa toilette si vous voulez.

MADAME GIBOU. — Vous consentiriez...

Le voyou. — Qu'est-ce que je ne ferais pas pour soulager un animal qui souffre!

MADAME GIBOU (à part). — Brave jeune homme! comme il a bon cœur.

Pendant ce temps, le brave jeune homme a d'une main happé Marquis qu'il maintient entre ses genoux. L'autre main sort de dessous sa blouse remplie d'une matière gluante et visqueuse, et se promène sur l'échine du cabot, en laissant comme trace de son passage une traînée jaunâtre du plus vilain aspect.

MADAME GIBOU. — Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous lui avez mis sur le dos?

Le voyou. — C'est du savon noir, quoi! (Il lâche le chien qui s'échappe vivement, les poils collés et raidis).

MADAME GIBOU, (légèrement inquiète). — Enlevez lui ça bien vite, le pauvre mignon n'a pas l'air de trouver le produit de son goût.

Le voyou. — Lui enlever! c'est trente-cinq sous, pour lui nettoyer le dos, à votre chien.

MADAME GIBOU (tout à fait désabusée). — Quelle infamie!

Elle se retourne et jette de tous côtés un regard anxieux pour découvrir un sergent de ville mais les braves agents de la force publique ont d'autres occupations que de se promener au soleil le long des quais déserts, et pas le moindre képi galonné ne paraît à l'horizon.

Alors, en désespoir de cause, la bonne dame se décide à appeler son chien et elle va refaire en sens inverse le chemin parcouru avec l'intention de débarrasser en rentrant à la maison, son pauvre Marquis de l'odéuse pommade.

Mais Gavroche ne l'entend pas de cette oreille:

Le voyou. — De quoi! de quoi, on veut brûler la politesse à Bibi et lui emporter sa marchandise, à l'œil. Plus souvent que je vas le savonner pour rien, votre sale roquet.

MADAME GIBOU. — Sale roquet! mon Dieu, et pas un agent...

Le voyou. — Allons! pas tant de jérémiades. Laissez-moi faire, allez-y de vos trente-cinq sous et vous verrez que votre chien aura gagné en valeur, comme il sera beau, plus beau que neuf...

MADAME GIBOU. — Mais c'est un vol manifeste...

Le voyou. — Vous préférez que je le roule dans la poussière, alors vous verrez le résultat, vous allez avoir l'air de ramener un chien en pain d'épice.

MADAME GIBOU. — Vous ne ferez pas cela.

Le voyou, (qui vient de saisir encore une fois l'infortuné havanais). — Plus souvent que je me généra. Allons, une fois, deux fois, je le macadamise, votre chien!

MADAME GIBOU. — Ciel! arrêtez; j'aime mieux vous payer ce que vous demandez.

Le voyou (dont la figure se détend dans un large sourire). — Je le savais bien, que vous y viendriez. Aboulez les trente-cinq sous et dans moins de cinq minutes, vous allez voir ça.

MADAME GIBOU (fouillant dans son portemonnaie). — Les voilà, petit misérable, mais ne martyrisez pas Marquis.

Le voyou (lessivé énergiquement le chien qu'il vient de plonger dans la rivière). — Pas de gros mots, vous remerciez après.

En quelques minutes, le havanais est débarrassé de son savon noir et se secoue joyeusement au soleil.

Le voyou. — Hein! qu'est-ce que je vous disais? Il vaut quarante sous de plus maintenant



votre chien, aussi vous me donnerez bien un petit pourboire pour faire la pièce ronde.

MADAME GIBOU (partagée entre la joie de voir son chien si heureux et le chagrin d'avoir lâché son argent). — C'est bien assez cher, mon Dieu, je ne vous donnerai, certes, pas un sou de plus.

Le voyou (voyant qu'il n'y a rien à faire de plus). — Eh bien! ma vieille, vous êtes rien dure à la détente. Si c'est comme ça que vous encouragez les travailleurs...

Il s'éloigne en grommelant du côté du Trocadéro. — Vieille chipie, va! Si c'est pas à dégoûter d'être honnête...

A. KÉRUEL.

## PENSÉES ET MAXIMES

Quelle admirable recette de bonheur: savoir se passer!

Victor Jacquemont.

La popularité est comme l'air, une puissance qui élève et ne porte pas.

Lamennais.

Le peuple, quand il est maître, a ses flatteurs comme les rois.

D'Aguesseau

## LES BUCHERONS

Depuis un mois déjà, ils partaient chaque matin, après avoir mangé la soupe à la chaudière, et, s'étant réunis aux Quatre-Chemins, montaient ensemble la colline, la hache sur l'épaule ou au bras, un sac de toile en bandoulière, et arrivaient à la pointe du jour sur la cime du bois. Le sac contenait généralement un morceau de pain, un bout de fromage de Gruyère ou une poignée de noix. Quelquefois il y avait aussi du gruylère, et lorsque cela arrive, ce n'est pas pour un heureux jour, mais les heureux jours sont rares pour les rudes bûcherons.

— Nous sommes tous pauvres, sans doute, mais nous sommes solides quand même et nous vivons vieux, et ce n'est pas ça qui nous empêche d'abattre les arbres.

Jamais aucun bûcheron ne porte à boire avec lui, car il y a une source dans la forêt, une belle source où les oiseaux vont boire, eux aussi.

Aussitôt arrivés, ils suspendent leurs sacs à une branche d'arbre, bourrent leur pipe, les lument, ôtent leur blouse, et voilà que la forêt résonne sous les coups des haches; celles-ci s'enfoncent, précipitées, dans le tronc des arbres, projetant au loin de larges copeaux qui sifflent en passant avec des façons d'éclats.



De temps à autre, l'on entend, dominant sur le bruit, un formidable craquement aussitôt suivi d'un choc épouvantable : c'est un arbre qui tombe, majestueux, comme devaient autrefois tomber, dans la bataille, les preux tout bardés de fer.

J'aime ces hommes des bois pour leur endurance et leur sobriété, aussi parce qu'ils sont tous et bons entre eux; car si quelqu'un n'a pas de fromage ou de noix, il en mange quand même. Si l'un ou l'autre n'a pas de pipe, manque de tabac, ce n'est pas cela qui l'empêchera de fumer. Aucun ne voudrait qu'il en fût autrement, tous sachant que s'entraider, se porter mutuellement secours est une des belles choses de la vie. Et je me souviens avec plaisir des refrains lentement chantés dans la nuit, lorsqu'ils s'en revenaient : refrains berceurs, roudades amoureuses ou rustiques. Car vous devez savoir que les aimables et rudes bûcherons ne quittent jamais la forêt avant que la nuit les en chasse. Tant qu'ils peuvent distinguer l'endroit où la hache doit frapper, ils frappent sans relâche.

Mais, comme les jours deviennent de plus en plus courts, et que les haches ont fait grand ouvrage, que chaque matin le chantier se trouve plus éloigné, ils ont décidé de coucher dorénavant dans les bois. Ne croyez pas que cela les

attriste. Non. Du reste, la fatigue, pour eux, sera bien moins grande, et tout bûcheron aime à entendre, la nuit, en automne, en hiver, la plainte sonore des arbres géants tordus par les vents. L'été, le roucoulement des colombes, perchées on ne sait où, est délicieux dans la solitude des forêts; et la voix des hiboux, de ces si mystérieux amis de l'obscurité, s'appelant ou se répondant, n'est-elle pas admirable dans le silence de la terre? Si vous ne l'aimez pas, la belle voix plaintive de ces incomparables noctambules, c'est que vous ne la comprenez point. Lorsque vous aurez le bonheur de l'entendre, écoutez bien, et je suis sûr que vous y trouverez l'harmonie et la profondeur que je sais; car, vraiment, les trilles et les roulades du rossignol, cet autre soliste aimé des nuits, si beaux qu'ils soient, ne sont rien auprès d'elle. Le chant du rossignol va droit au cœur, oui, et superbement; mais la voix des hiboux, c'est à l'âme qu'elle parle. Elle nous fait penser, la belle voix des hiboux, à ceux que nous avons perdus, que nous n'avons peut-être pas assez aimés; elle nous dit qu'il faut devenir meilleurs, que nous devons être bons quand même, malgré tout.

Or, ils apportèrent donc, ce matin-là, avec leurs haches, des pioches, des pelles et des merlins, afin de construire leurs maisons.

Aussi la forêt n'eut pas, de toute la journée, les échos des jours précédents, échos gais ou plaintifs, mais toujours évoqueurs de souvenirs. La terre ne trembla point à la chute d'un géant. Aucun renard ne fut dérangé de son terrier; aucun sanglier ne se précipita épouvanté de sa bauge. De loin, la forêt, si pleine de vie hier encore, paraissait morte. En se rapprochant, mais vers le milieu seulement, au plus épais de la belle cinquantenaire, on n'entendait que le bruit vague des bûcherons qui bâillaient. Sur le soir, comme la nuit allait bientôt venir, la nuit profonde des bois, douze habitations s'élevaient là, dans une superficie de cent mètres carrés à peine, où se voyaient encore des arbres le matin.

Vous le comprenez alors, rien de plus simple à construire qu'une maison de bûcherons. Du reste, dans la forêt, il y a tout ce qu'il faut pour cela : des arbres, des feuilles, de la terre, de la mousse et de l'eau, c'est plus que suffisant, si l'on ajoute, ensuite, des pierres, que l'on roule tout autour et au pied des maisons, une fois construites, pour les consolider, lorsqu'il n'a pas été possible d'utiliser des arbres non coupés, ce qui arrive assez rarement. Toutes les habitations sont bâties sur le même modèle, il n'y a que celle du maître qui est environ trois fois plus spacieuse que les autres, car c'est dans celle-là que les bûcherons se réunissent, le soir, se tassant l'un contre l'autre, pour jouer aux cartes ou aux dés, sur une pierre, à la lueur d'un feu toujours fait de branches mortes. L'enjeu ne dépasse jamais une pipe de tabac ou un verre de piquette, car ils boivent de la piquette, en soupaient, quand ils couchent dans les bois; mais il arrive que l'enjeu ne soit que d'un demi-verre ou d'une demi-pipe, car les bûcherons sont pauvres, vous le savez; néanmoins, ils ne s'en plaignent pas trop, et ce n'est pas cela qui les « empêche d'abattre des arbres ».

Quand la veillée est finie, chacun regagne sa hutte et se couche sur le tas de feuilles sèches, recouvert d'une toile d'emballage.

Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, un panier au bras ou sur la tête, une cruche ou un bidon à la main, les femmes, les mères ou les sœurs des hommes des bois, leur portent leurs provisions. Dans la cruche ou le bidon, il y a toujours de la piquette; dans le panier, il y a d'abord une miché de pain, puis des fruits, du fromage, du lard et des saucisses.

Saucisses, lard et piquette sont pour le repas du soir et du matin, invariablement; à midi, ils ne mangent que du pain et des fruits; s'ils ont soif, ils vont boire à la source; quand elle est trop éloignée, l'un d'eux va chercher de l'eau dans une cruche.

Tous les quinze jours ou toutes les trois semaines, les bûcherons rentrent au village, le dimanche, et font un brin la fête, mangent le bouilli, la soupe chaude, et boivent une chopine de vin; l'après-midi, ils font des parties de quilles, pour se reposer. Et les voilà ainsi pour toute la campagne, cinq mois environ. Chaque année, ils font deux ou trois campagnes. Mais celle-ci est dure pour eux, car ils gagnent deux sous de moins, par jour, que dans toutes les précédentes, ayant été obligés de consentir à cette réduction, la commune étant pauvre; elle aussi, et cette coupe-là devant être vendue pour la construction d'une école; or, ils n'ont pas voulu attendre plus longtemps d'en avoir une, eux, les fiers et rudes abatteurs d'arbres, afin que leurs enfants, ou leurs frères et sœurs ne fassent plus, surtout l'hiver, près de quatre kilomètres de chemin, dans des sentiers impossibles, pour aller apprendre à lire et à compter.

JULES JEANNIN.

## BARBOUILLEUR

LÉONCE BUSSAC. — Sous-chef de cabinet du ministre de la Pisciculture, 28 ans, petit, brun, barbu, jolot gargon, l'air fat, mise recherchée, le ruban d'officier d'Académie à la boutonnière.

ADRIEN MANETTE. — Même âge, une façon de géant, des cheveux vagabonds, une barbe en broussaille, traits énergiques.

Bussac est étendu dans un fauteuil de cuir devant son bureau surchargé de papiers. Du feuillage de ces papiers émergent des couvertures jaunes de romans, des journaux, des publications périodiques.



Sur son bureau, devant une lettre inachevée, écrite sur papier mauve, avec un chiffre un L et un B entrelacés. Mais, pour l'instant, Bussac ne travaille pas, ne lit pas, n'achève pas sa correspondance personnelle : il rêve les yeux fixés sur la fenêtre ouverte de son bureau. Il est deux heures après-midi. Soudain, on frappe à la porte. Bussac sursaute comme surpris par un brusque réveil.

— Allons bon ! qui me vient déranger à cette heure délicieuse de la sieste ? (criant) Entrez ! (Un huisserie entre).

L'HUISSIER. — C'est une personne qui dit être connue de Monsieur et désire lui parler. (Il présente une carte à Bussac. Celui-ci la prend, lit le nom et paraît très ennuyé).

BUSSAC. — Avez-vous dit que j'étais là ?

L'HUISSIER. — Oui, Monsieur.

BUSSAC. — Fallait pas, mon ami, fallait pas ! C'est très embêtant !

L'HUISSIER. — Je puis dire que Monsieur est en conférence avec Monsieur le Ministre et ne peut recevoir.

BUSSAC. — Ça ne prend pas. Il y a une Chambre aujourd'hui et le ministre est au Palais-Bourbon. Or (tapant de l'index droit sur la carte qu'il tient entre le pouce et le médium gauche), c'est un malin, ce garçon-là; un malin qu'on ne met pas dedans facilement ! Et pour être venu me relancer jusqu'ici... (se grattant le sommet du crâne) Bigre de bigre !... Tant que je le reçoive. Pas moyen de l'éviter ! (A part) Du moins, je vais le faire poser un peu afin de lui montrer que je ne suis pas le premier venu. (Haut) Dites que je suis occupé en ce moment. Quand je sonnerai, vous ferez entrer. (L'Huisserie s'incline et sort. Bussac va s'accouder à la fenêtre et, là, soliloque).

BUSSAC. — Ce vieux camarade vient évidemment me demander un service. C'est clair. Un ancien ami de collège ne vient voir un homme dans ma situation qu'avec l'intention de solliciter un faveur. Mais laquelle ? Voilà ce qu'il eût été utile que je susse afin de pouvoir parer le coup. En somme, qu'ai-je à attendre d'Adrien Manette ? Rien. Manette, ainsi que je le disais l'autre jour à quelques camarades, n'est qu'un barbouilleur, un vulgaire barbouilleur ! Alors comment s'acquittera-t-il de mes services ? En reconnaissance... La belle jambe que me fera la reconnaissance de ce peintre ! Ce n'est pas que je veuille, de parti-pris, repousser la demande du pauvre gargon. Non, d'abord, ce serait maladroit. Je me ferais un ennemi. Et je ne veux pas me faire d'ennemis, moi ! Il ne me faut que des amis ! Eh bien ! voilà tout le programme de ma conduite prochaine vis-à-vis de Manette : le sonder, accueillir sa demande avec des « heu ! heu !... hi ! hi !... je verrai... mon possible... vieille amitié... compte sur moi !... » En somme, me garder à carreau. Ne pas le désespérer, mais lui faire sentir que je suis ici quelque chose !

Il fait deux ou trois tours, les mains derrière le dos, dans le cabinet, puis, s'arrêtant devant une glace, rectifie les plis de sa jaquette, met bien en évidence son ruban violet, assure sa cravate, donne quelques petits coups de plat de sa main dans ses cheveux pompadour, caresse sa jolie barbe, se sourit et, enfin, va appuyer sur le bouton du timbre d'appel. Deux minutes, et Adrien Manette paraît, grave, froid.

BUSSAC, la main tendue, l'air protecteur. — Cher ami ! Comment va ?

MANETTE, sans prendre la main de Bussac. — Bien, merci.

Avec un sang-froid admirable, il tire une chaise et s'assied. Bussac le regarde, suffoqué.

MANETTE, ironique. — Tu peux t'asseoir aussi, je ne t'en empêche pas.

BUSSAC, debout. — Mais... je ne comprends vraiment pas ! Tu prends des libertés...

MANETTE, Qui t'estomaquent, hein ?... Tu te permets bien de faire attendre les gens, toi !... Que serait-ce si j'avais été chez ce ministre !

BUSSAC, inouï !... Ce monsieur qui s'introduit chez moi, à des heures parfaitement insolites, qui ne daigne même pas prendre la main que je lui fais l'honneur de lui tendre et qui se permet ensuite de m'adresser des observations ! Mais, mon cher, tu n'es pas ici chez des artistes, chez des bohèmes ! Tu es dans un Ministère ! (Sa voix s'enfle pour prononcer ce mot, tandis que son bras droit s'élève, l'index recourbé en une crispation dramatique.)

MANETTE, très calme. — Tu es beau ainsi et, si j'en avais le temps, je te croquerais volontiers en cette noble attitude.

BUSSAC, bon prince. — Enfin, passons ! Il me plaît d'oublier que tu t'es présenté ici en négligeant les ordinaires prescriptions de la civilité puérile et honnête pour ne me souvenir que d'une chose : c'est que tu es un vieux camarade

## FEUILLETON

### L'Enfant du Trocadéro

PAR

M. JUNGHER

— Je n'ai pensé à rien, je n'ai écouté que mon indignation d'honnête homme. Et puis, mon capitaine, est-ce bien un sous-officier qui a frappé un caporal ou un homme qui a châtié un misérable.

— Je ne puis apprécier, — répondit le capitaine qui eluda la réponse afin de ne pas dire la généreuse pensée qui était en lui.

— C'est vrai, mon capitaine, et je vous demande pardon.

— Enfin, j'ai confiance en vous : je suis certain que vous retrouverez vite votre grade.

Sergent-fourrier Blanchard.

— Présent !

— Vous êtes nommé sergent-major à la place du sergent-major Maurin qui, lui, passe fourrier à la 4<sup>e</sup> du 2<sup>e</sup>. Quant au sergent Lhomont que voici, il devient fourrier de la compagnie et est remplacé dans la sienne par Maurin.

Puis s'adressant à Maurin :

— Veuillez me donner vos livres.

Maurin montra ses comptes à son capitaine qui y jeta un rapide coup d'œil et trouva tout en règle.

— Je vous félicite pour la bonne tenue de votre comptabilité et vous exprime, Maurin, les regrets que j'éprouve à vous voir quitter la compagnie.

Après cela, le capitaine se retira.

Chabert ne tarda pas à revenir dans les environs de la chambre du sergent-major.

Dès que le service le lui permit, il vint fêter autour de Maurin. Après la théorie, le matin, l'après-midi encore, après l'exercice, quand on rentrait à la caserne. Il voulait voir Maurice.

Enfin l'aperçut au moment où, après avoir rendu ses comptes à son successeur, il faisait ses adieux à ses camarades avant de se rendre à sa nouvelle compagnie.

Il avait encore sa tenue de sergent-major à deux galons d'or.

Chabert, alors, en le voyant sortir, du plus loin qu'il l'aperçut, se mit à courir après lui; mais malgré tout son désir de rejoindre son ancien chef il ne put y parvenir.

Maurin avait prestement traversé la cour et s'était directement rendu chez le capitaine de la 4<sup>e</sup> du 2<sup>e</sup>.

Ce fut seulement le soir de ce même jour que Chabert put le joindre, juste un quart d'heure avant la retraite.

Maurin qui, comme la plupart des sous-officiers, avait la permission permanente s'appretait à sortir lorsque Chabert se présenta.

Il était en tenue de fourrier, ayant repris son ancienne tunique qu'il avait conservée. De fait, il n'y avait que six mois qu'il avait été nommé sergent-major.

Chabert, en l'apercevant, se sentit extraordinairement ému.

Il resta un instant cloué sur place, puis, tout de suite il se rappela le but de sa démarche et se dirigea vers son ancien chef.

Il était timide.

Sa reconnaissance débordait et les mots ne lui venaient pas.

Il sentait, mais il ne parvenait pas à exprimer ses sentiments.

Maurin lui aussi l'aperçut, et loin de se soustraire aux remerciements de cet homme, qu'il devinait, il alla vers lui lui tendant la main.

Chabert se précipita à la rencontre de son

chef, car pour lui Maurin était toujours le sergent-major d'hier.

— Ah ! chef, — murmura Chabert des larmes plein les yeux, — chef comme je suis heureux de vous voir... de vous serrer la main... il y avait longtemps que je vous cherchais... depuis ce matin...

— Mon brave Chabert.

— Ah ! chef... voyez-vous... jamais... je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi... jamais je n'oublierai que vous m'avez sauvé la vie...

Maurin était gêné dans sa modestie par cette explosion de reconnaissance, par ces protestations, ces remerciements, il y coupa court.

— Mais, mon brave Chabert, vous n'avez pas besoin de me remercier.

— Comment ?...

— Je n'ai fait que mon devoir.

— Oh ! plus que votre devoir...

— Je ne pouvais laisser commettre cette horrible injustice, laisser s'exercer l'infâme vengeance de ce misérable.

— Mais, chef, vous vous êtes sacrifié pour moi.

— Je savais ce qui m'attendait, il n'y avait pas moyen de faire autrement; mais qu'importe que vous aie sauvé la vie, la liberté tout au moins et c'est ma récompense, ma consolation.

— Ah ! chef, c'est cela que je n'oublierai jamais !... Non, jamais !... Ma vie désormais vous appartient... je vous la donne... tant que je vivrai, ma reconnaissance sera dans mon cœur... Je suis à vous...

Et le malheureux les balbutiait ces paroles, la voix entrecoupée de sanglots.

Maurin, ému lui aussi, essaya de le calmer.

— Allons, Chabert, calmez-vous, serrez-moi la main et que ce soit fini... on pourrait vous entendre.

Chabert se précipita sur la main que lui tendait celui qu'il appelait toujours son chef.

Maurin poursuivait durant cette étreinte :

— Vous êtes un brave gargon, Chabert, et je suis heureux de ce que j'ai fait pour vous. Je suis amplement dédommagé d'être un pauvre

qui m'arrive par la satisfaction que vous me faites éprouver... Ah ! sacré-bien ! c'est tout de même bien naturel ce que j'ai fait. Je ne pouvais pas, que diable ! vous laisser passer au conseil et qui sait, peut-être, envoyer à la butte pour ce lâche !... Allons ne parlons plus de cela, séparons-nous...

— Oui, chef, je vais vous quitter... mais encore une fois, vous savez, je suis à vous... Promettez-moi que si jamais vous avez besoin de moi...

— Je vous le promets.

— Merci !

Et après une dernière et solide étreinte, les deux hommes se séparèrent.

Où Chabert avait contracté envers cet homme une dette de reconnaissance qu'il n'oublierait jamais.

Maurin pouvait, à quelque occasion que ce fût, lui demander ce qu'il voudrait, Chabert serait à lui corps et âme.

Après sa visite à son ancien sergent-major, Chabert était rentré dans sa chambre.

Maintenant, il pensait à Maria.

Il n'avait pu sortir de la journée et par conséquent, lui avait été impossible d'aller la rassurer.

Pauvre Maria, dans quelles trances elle devait être !

Que devait-elle penser ne sachant pas ce qui s'était passé ? quel désespoir devait être le sien !

Tout à coup, l'idée lui vint de courir jusqu'à l'avenue de Neuilly ; peut-être la rencontrerait-il.

Etant donnée l'angoisse dans laquelle elle doit se trouver, la malheureuse, sûrement, n'aura pas manqué, elle aussi, de venir rôder tout à l'entour de la caserne. Dans l'espoir de voir celui dont elle se sentait séparée peut-être pour toujours.

Aussitôt que cette pensée lui vint à l'esprit, Chabert se décida à sortir...

et que tu as besoin de moi ! (Manette lui jette un regard ironique que n'aperçoit pas Bussac. Celui-ci est allé s'asseoir. Il s'étend dans son fauteuil, les jambes croisées la tête renversée en arrière. D'un accent protecteur, il reprend) : Eh bien ! voyons, que viens-tu me demander ?

MANETTE. — Oh ! c'est très simple. Bussac. — Tant mieux. Allons, parle ! En somme je ne suis point un ogre et je ne laisserai jamais un ami d'enfance dans l'ennui, si je puis le tirer d'embarras. « Si je puis » tu entends, car enfin, il faut prévoir que des obstacles peuvent surgir. Alors ?

MANETTE, gouaillieur. — Voilà : je viens te demander... (Il s'arrête pour examiner Bussac qui sourit et a l'air de dire : « Je le savais bien »)... une réparation par les armes !

Bussac, bondissant. — Hein ?... MANETTE, complaisant. — Tu ne m'as pas compris ?... je viens...

Bussac, debout, ahuri et pas rassuré. — Que signifie cette plaisanterie ?... Cette mauvaise plaisanterie ?...

MANETTE, avec le plus grand calme. — Mais, mon cher, ce n'est pas une plaisanterie. Il est très sérieux que je veuille me battre avec toi (haussant le ton) que je me battrais avec toi ! A moins, cependant, que tu ne sois le dernier des capons. Dis, Léonce, est-tu le dernier des capons ?

Bussac, s'essuyant le front qu'il a couvert de sueur. — C'est idiot ! Se battre avec moi ! Et pour quelles raisons te battrais-tu avec moi ?

MANETTE. — Tu ne devines pas un peu ?

Bussac. — Pas du tout.

MANETTE. — Ne t'es-tu pas permis de déclarer il y a peu de jours dans un groupe de camarades, que j'étais un barbouilleur ?

Bussac. — Et puis ?...

MANETTE, faussement fâché. — Comment « et puis » ? Ce n'est point suffisant ? Un petit paltoquet qui use depuis dix ans bientôt les ronds de cuir ministériels se permet de dire d'un artiste qu'il n'est qu'un barbouilleur et cette injure, selon lui, ne suffit pas à justifier une réparation par les armes ! Ah ça, Bussac, penses-tu à équivoquer ? Sache que je ne suis point d'humeur à te laisser fuir par la tangente. Je te tiens et je ne te lâcherai pas ! (Férocement) : j'aurai ta peau !

Bussac, partagé entre le désir de faire bonne contenance et le désir plus vif encore d'éviter une affaire. — D'abord, voyons... causons... Je ne suis pas bien certain d'avoir dit que tu étais un barbouilleur. Mes souvenirs...

MANETTE. — Soit. Tu n'as rien dit ?

Bussac. — Ma foi, il me semble bien.

MANETTE. — Parfait. La chose m'a été affirmée par quatre camarades qui ont, en ce cas, menti, dans le but évident de te nuire. Tu as le devoir d'aller toi-même leur demander une réparation pour l'injure qu'ils t'ont faite en t'attribuant un propos que tu n'as pas tenu.

Bussac, effrayé. — Comment !... Quatre duels alors ?

MANETTE. — Dame ! Ton honneur ! Je vais te donner le nom de ces mauvais amis et tu pourras faire promptement justice de leur infamie ! (Lui tapant sur le ventre.) Dis donc, mon vieux, quatre duels ! Hein ! C'est ça qui va te lancer !

Bussac. — Je te remercie bien ! (Généreux). J'aime mieux pardonner. Dis-moi ces quatre nigauds, dont je ne veux même pas connaître les noms, que je méprise leur vilaine action...

MANETTE, l'interrompant. — Ah ! mais non ! Pas de ça Lisette ! Te battre avec eux ou moi ! Il est charmant, ce Bussac ; il pardonne ! Mais moi, je ne pardonne pas ! Si tu ne venges pas ton offense, c'est que tu n'es pas offensé et, alors c'est moi qui le suis — et par toi ! Tu devines ma conclusion ?

Bussac, qui a réfléchi qu'un seul duel était encore préférable à quatre. — Ecoute Manette, en effet, mais c'est sans méchanceté. Tu sais bien que je ne suis pas méchant, moi ! J'ai dit cela en manière de plaisanterie. Au reste, c'est de ce mot que je désigne ordinairement les peintres, couramment, je dis de Puvion de Chavanne, de Bonnat, de Roybet, pour ne citer que ceux-là, que ce sont des barbouilleurs. Pour moi, tous les peintres, sont des barbouilleurs — même les peintres en bâtiment !

MANETTE, glacial. — Raison de plus pour nous battre.

Bussac, effaré. — Ah ! MANETTE, debout et déclamant à faux avec des gestes d'orateur en ébullition. — Ce n'est pas seulement de mon injure que je dois faire bonne et prompt justice ; c'est de l'injure adressée par toi à la corporation tout entière ! Je ne suis plus le vengeur d'une offense personnelle. Me voici le champion de maîtres que j'aime, que je respecte, de confrères dont je suis solidaire, de camarades, compagnons de lutte, insultés comme moi, avec moi !

Bussac. — Pas tant de bruit ! Ne crie donc pas si fort !

MANETTE, envoyant sur le bureau un formidable coup de poing. — Et si je veux crier fort ! Et si il me plaît de faire du bruit ! Quoi ?... A toi

tous les droits ! à nous, les barbouilleurs, aucun !... Fais-moi le plaisir de m'indiquer en quel endroit mes témoins pourront se rencontrer avec les tiens.

Bussac. — Oui ! oui ! Mais attends ! Expliquons-nous. Il y a un malentendu. Je suis sûr qu'en causant avec calme — nous allons nous mettre d'accord.

MANETTE. — Fais-tu des excuses ?... Des excuses écrites, qui seront rendues publiques !... Je n'en saurais accepter d'autres.

Bussac, gentil, persuasif, bon garçon. — Tiens ! mon bon ami, assieds-toi là, dans le fauteuil. Tu seras très bien, et son moelleux contribuera à calmer tes nerfs trop agités ; à faciliter, par suite, une entente. Vraiment, Manette, tu te fâches trop vite. Tu attaches trop d'importance à des mots qui n'en ont pas, à des paroles en l'air, prononcées sans penser à mal. Dans la vie il faut moins s'emballer ! Voilà bien l'inconvénient de votre existence d'artiste. Vous ne concevez pas le sens des réalités. Des riens, grands enfants, vous provoquent à des extrêmes ! Se battre en duel ! Mais c'est une chose grave. Le duel : on peut tuer ou être tué !

MANETTE, qui a écouté le petit discours de Bussac avec le plus grand calme et dans une pose alanguie, bondit tout-à-coup, terrible. — Encore une fois, je veux ta peau ! J'aurai ta peau !

Bussac, lorgnant le bouton du timbre d'appel placé trop loin de lui, et ne sachant plus ce qu'il dit : — Mais oui, c'est une affaire entendue. Tu l'auras !

MANETTE. — Ta peau ou des excuses !

Bussac. — Oui, des excuses...

MANETTE. — Ecrites !

Bussac. — Voilà précisément, mon cher Manette, une exigence irraisonnable...

MANETTE. — Alors ta peau ! Car je l'aurai. Je choisis le pistolet et voici les cartons que je fais au pistolet.

Il lui montre un carton de tir percé autour du point central de cinq trous.

Bussac, réveur. — Oui ! oui !

MANETTE. — Cinq balles, cinq mouches !

Bussac, persuasif. — Voyons, Manette, si je m'employais à te faire obtenir promptement les palmes académiques ?

MANETTE. — Bonne idée !... Mais cela n'empeche pas les excuses écrites.

Bussac. — Pourquoi veux-tu absolument des excuses écrites ?

MANETTE. — Pour les publier, parbleu !

Bussac. — Est-ce donc bien nécessaire ?

MANETTE. — Si c'est nécessaire ! En voilà une question ! Mais à l'heure qui sonne en ce moment, tout Paris sait que moi, Adrien Manette, j'ai été traité de barbouilleur par Léonce Bussac. N'est-il pas juste que tout Paris apprenne que tu regrettes cette appréciation inconsidérée ?

Bussac, qui n'est pourtant pas tout-à-fait une bête, soupçonne que Manette pourrait bien se moquer de lui. Cela le rassure. Il reprend, moqueur. — En somme, tout Paris doit se dire que ce n'est pas bien grave que Bussac ait appelé Manette barbouilleur.

Il se lève, se dirige négligemment vers le bouton du timbre d'appel, mais Manette qui le guette le saisit par le poignet et le ramène à sa chaise sur laquelle il le force à se rasseoir.

MANETTE. — Si tu boudes ta figure de cette chaise sans ma permission, je fais mouche du bout de ma botte ! Ah ! Monsieur se permet de railler ! Eh bien, soit ! Rions, puisque tu es de si bonne humeur !

Bussac. — Ah ça ! J'en ai assez, à la fin ! Ma dignité...

MANETTE. — Zut pour ta dignité ! Veux-tu te battre avec moi ?

Bussac. — Avec un fou comme toi, jamais !

MANETTE. — Un affront public t'obligera bien à m'envoyer tes témoins, mais comme je suis bon prince, je t'offre une transaction.

Bussac, dans l'espoir de se débarrasser de lui. — Laquelle ?

MANETTE. — Une lettre d'excuses que je garderai dans ma poche et la promesse des palmes.

Bussac. — Soit ! Je vais t'écrire cela.

MANETTE. — Je dicte.

Bussac, résigné. — Enfin !

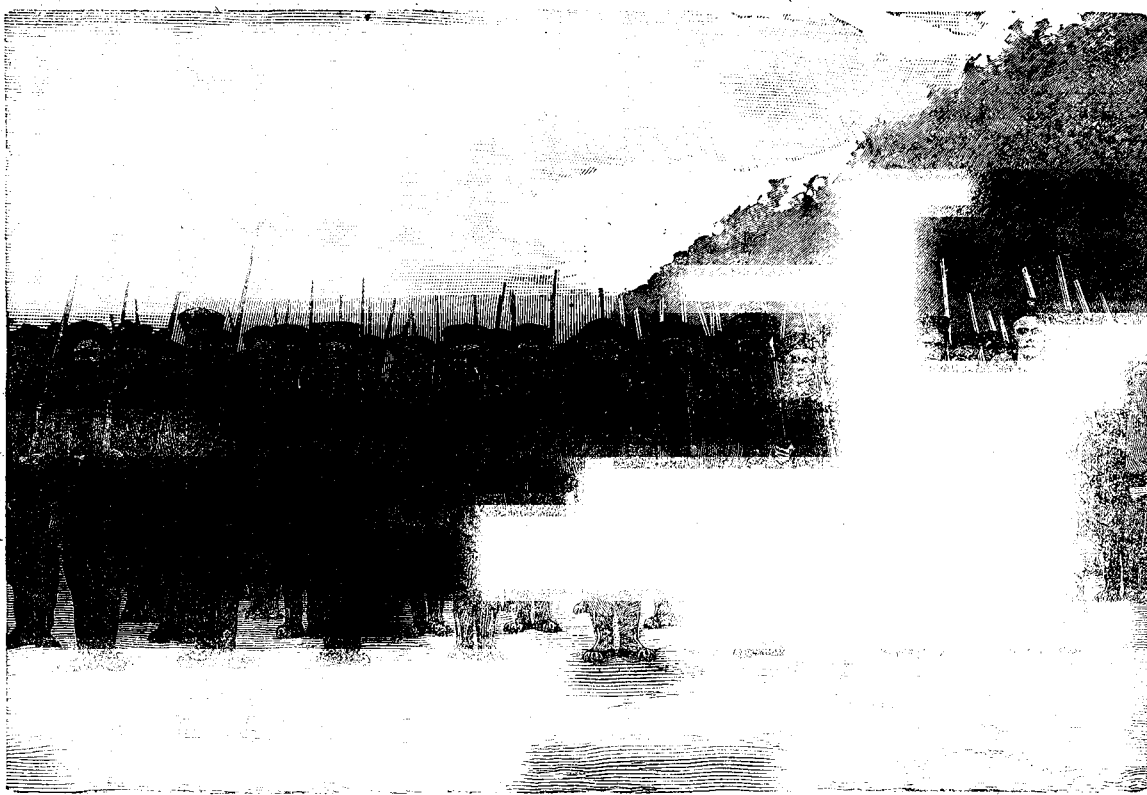
Il tire une feuille de papier blanc et prend une plume.

MANETTE. — C'est une feuille à l'entête du Ministère, n'est-ce pas ?

Bussac, soupirant. — Oui !

MANETTE. — Ecris : « Je soussigné, Léonce Bussac, en réparation d'une grave injure faite par moi à mon camarade d'enfance Adrien Manette que je déclare être un peintre admirable, voué à la plus immaculée des gloires, m'engage à mettre à son service mon influence personnelle et les protections grâce à qui je suis arrivé à une situation pour laquelle mes mérites propres ne me désignent nullement. En particulier, je m'engage à faire consacrer d'ici un an son magnifique talent, par la remise des palmes académiques. — Sain de corps et d'esprit, j'ai librement tracé ces lignes le 4 août 1899, cent neuvième anniversaire de la fameuse nuit ! » (Parlant) Signe à présent.

## EN EXTRÊME-ORIENT



Une troupe de réguliers chinois.

Le mouvement boxer, si inquiétant dès son origine, a pris un caractère exceptionnel de gravité par suite de l'accord entre les révoltés et l'armée régulière chinoise.

Cette armée, réorganisée depuis la guerre avec le Japon, est-elle capable de soutenir le choc des troupes européennes ?

Nous serons sous peu fixés sur ce point.

Mais, il était trop tard, cela lui devenait impossible, la retraite sonnait...

Alors son cœur se serra douloureusement. Ce serait pour le lendemain, mais d'ici là, qu'allait souffrir Maria ?

Il avait déjà descendu quelques marches de l'escalier de la caserne lorsque s'élevèrent dans le soir, les dernières notes de la retraite ; il remonta et entra dans la chambre.

Quelques instants après, le capitaine Baron, qui remplaçait Lavallette, vint faire l'appel.

Une fois qu'il eut répondu présent, Chabert se jeta tout habillé sur son lit.

Il pensait encore à Maria. Il se tourmentait.

Ses camarades de chambrée, en attendant l'extinction des feux, s'amusaient comme à l'ordinaire.

Des éclats de rire tintaient clair.

Un soldat racontait à sa façon *Aladin ou la Lampe merveilleuse*. Chabert n'entendait pas, il était tout à ses pensées tristes.

A dix heures, on sonna l'extinction des feux dont les notes plaintives moururent dans le silence pesant de la nuit.

Peu à peu, les bruits cessèrent dans les chambrées. Les hommes dormaient.

Chabert, le seul peut-être, ne dormait pas.

Dans le silence de cette nuit qu'il trouvait déjà interminable, il songeait à celle qui, loin de lui, serait, elle aussi, en proie à une cruelle insomnie ; il interrogeait en vain son cœur.

Que faisait-elle ? Que croyait-elle ?

Maria devait sûrement le croire en prison, car, malgré son ignorance des choses militaires, elle avait bien dû sentir que son fiancé avait commis, sur la personne de son capitaine, un de ces actes graves qu'on ne paye de sa liberté.

Et le malheureux garçon, dans l'ignorance complète où il se trouvait de savoir quelles pensées douloureuses assaillaient l'esprit de celle qu'il adorait, se sentait profondément malheureux.

Nun, Maria ne se tourmentait pas.

Elle avait été tout de suite rassurée sur ce

sort de celui qu'elle aimait, par le sergent-major qui était venu la voir le matin.

Elle savait déjà, bien avant Chabert, qu'il ne devait rien lui arriver : Maurin l'en avait assurée, sans toutefois lui dire au prix de quel sacrifice il lui conservait son fiancé.

Et elle avait cru en la parole du sergent-major, aveuglément.

Sachant quelle devait être l'issue de cette affaire, Maria s'était seulement étonnée que Chabert ne soit pas venu de la journée, à leur rendez-vous habituel.

Que pouvait-il lui être arrivé ?

Ce n'est que le lendemain, après la soupe, qu'elle le vit venir, des que le quartier fut désigné ; Chabert était accouru.

Du plus loin qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre et leur étreinte fut longue.

Se retrouver... ils se retrouvaient après tant d'alarmes.

Chabert raconta à Maria et à son père, tout ce qui s'était passé.

Il leur dit le sublime dévouement du sergent-major, qui l'avait sauvé en s'accusant lui-même ; et ce qu'il en était résulté pour son chef.

D'un même élan du cœur, spontané et infiniment sincère, ils criaient leur reconnaissance pour Maurin.

Pour lui, ils étaient prêts à tout. Ils ne pourraient jamais payer assez cher, ni s'acquitter assez hautement de la dette considérable qu'ils avaient contractée.

Et le père de Maria, le vieux jardinier, ancien militaire, qui avait servi de longues années et connaissait les rigueurs de la loi militaire, savait bien que Chabert avait, grâce au dévouement de son chef, échappé au conseil de guerre, peut-être à la mort !

Pour ce vétéran, l'action qu'avait commise Maurin devenait sublime : il partageait, lui aussi, avec enthousiasme et bonheur, la reconnaissance profonde des deux jeunes gens pour leur sauveur.

Chabert et Maria, eux, confondaient leur joie et

et leurs larmes, et leur vieux père ému lui aussi murmura, en les embrassant :

— An ! mes chers enfants, l'homme qui a fait cela est un bonhomme, un cœur d'élite, et vous n'aurez jamais assez de votre existence à tous deux pour lui prouver votre reconnaissance et pour l'aimer !

## VI

### Vie de Misère.

Les vingt mois de service militaire que Chabert avait encore à faire passeront bien lentement.

Lui, qui, jadis, adorait son métier de soldat, s'ennuyait à mourir dans cette grande caserne qui ne lui disait plus rien maintenant, qui n'avait plus pour lui ce prestige qu'il se plaisait à lui reconnaître avant qu'il connût Maria.

Il lui tardait d'être libre, surtout depuis que son régiment avait quitté Courbevoie pour aller rejoindre la portion centrale à Coulommiers, et qu'il était ainsi séparé de sa fiancée.

Chaque dimanche, il accourait à Paris, et encore seulement lorsqu'il avait obtenu la permission, ce qui arrivait assez fréquemment.

Enfin, le vingtième mois était arrivé, le trentième jour aussi, et allègrement, la joie au cœur, il avait franchi le seuil du symétrique bâtiment où, durant de longs jours, il avait abrité ses rêves de bonheur, ses espoirs en l'avenir qu'il entrevoyait pleins d'exquises félicités.

Avant de quitter le régiment, Chabert était allé trouver Maurin, qui était toujours fourrier à la 4<sup>e</sup> du 2, et qui venait même de rengager.

Troublé, au souvenir de ce qui s'était passé, il avait encore témoigné sa reconnaissance à son sauveur, protestant de sa profonde amitié, et ces deux hommes demeuraient désormais liés l'un à l'autre par la plus profonde et la plus solide des amitiés.

Chabert avait pu se rendre compte de cette der-

nière entrevue, une impression pénible que rien n'était venu corriger.

Maurin n'était plus le même homme. Son caractère s'était agri. Il était toujours fourrier, sa vie n'était plus la même, il n'avait rien fait pour mériter d'être réintégré dans son grade de sergent-major.

Quant à Lavallette, il était parti avec la classe, libérée, en octobre, c'est-à-dire quelques mois avant Chabert, qui, engagé volontaire était parti le 5 mars, jour de l'expiration de son engagement.

On avait vu partir l'ancien caporal, sans regrets, avec une sorte de soulagement.

Cet homme n'avait pas d'amis, même pas de camarades.

Il était détesté, surtout de puis qu'il avait été cassé de son grade de caporal.

La vie lui était devenue presque impossible au régiment.

Maintenant qu'il était redevenu simple bibi, on se vengeait durement en le laissant à l'écart de toutes les vilénies, de toutes les méchancetés qu'il avait commises pendant qu'il était gradé.

Aussi, sa libération lui était-elle apparue comme une délivrance.

Chabert aussitôt libéré était accouru à Neuilly, où Maria, prévenue de son arrivée, l'attendait avec impatience.

Sa joie tenait du délire.

Chabert en la retrouvant, crut retrouver le paradis.

Tout de suite la vie commença calme, douce telle que ces deux jeunes gens l'avaient espérée.

Quelques jours après son retour dans sa nouvelle famille, Joseph Chabert s'occupa de chercher un emploi.

Il en trouva un presque immédiatement, grâce à l'appui de M. Daunoy, l'artiste peintre, qui habitait rue Péronnet et chez qui Anatole Barhier, le père de Maria, était jardinier.

(A suivre)

BUSSAC, posant sa plume. — Alors tu crois que je vais signer cela.

MANETTE. — J'en suis sûr! (avec des mains énormes ouvertes, menaçantes, et dirigées vers la gorge de Bussac) Ah! Si tu ne signes pas!... Ta peau, si tu ne signes pas!...

BUSSAC, navré. — Que faire?

MANETTE. — Signer. Au reste, quand j'aurai les palmes — moi, le barbouilleur — je te rendrai ce papier. Mais il faut que l'Officiel ait publié mon nom! Sinon ta peau!... Ta peau!...

BUSSAC, après avoir signé. — Voilà!

MANETTE prend le papier, le relit, le met dans sa poche et secoue avec vigueur les mains de sa victime. — Au revoir, mon vieux! A une autre fois. Tâche de monter en grade afin de me servir encore, quand il sera temps, pour le barbouilleur de décrocher la croix. Tout de même, je t'aime, tu es un brave type, toi, pas bête, et

rudement dévoué aux amis... En tout cas, fais diligence pour mes palmes, hé! Car, si je ne les ai pas dans un an, je publie ce poulet-là... je te jure que je le publie!

Il sort, joyeux, laissant Bussac plutôt perplexe.

FRANCIS GUIGNIER.

## VARIÉTÉS

### LES CURIOSITÉS DE LA POSTE EN ANGLETERRE

Il se perd en moyenne, chaque année, 500,000 lettres, qui ne peuvent être distribuées faute d'indication suffisante. Environ 25,000 sont jetées dans les boîtes sans aucune suscrip-

tion; parmi ces dernières, il en est qui contiennent des valeurs.

En 1883, sur 5,651,443 lettres à envoyer, 562,291 ne purent l'être; 26,293 n'avaient pas de suscription et 1,004 contenaient environ 150,400 francs de valeurs.

L'année 1884 accuse environ les mêmes chiffres. Dans une occasion, un paquet contenant une montre et 50 francs fut remis à la poste sans être ni recommandé ni scellé, ni attaché, et dans une autre, une montre en or et un médaillon, emballés négligemment, furent adressés en Amérique, sans autre indication de l'expéditeur ou du destinataire.

En 1881, une compagnie de Hull remit à la poste 300,000 circulaires pesant environ 20 tonnes et dont l'affranchissement coûtait environ 60,000 francs. Le tout fut expédié et distribué, sans confusion ni délai dans les quarante-huit

heures, sept wagons supplémentaires ayant été requis.

En 1885, une maison de Londres expédiait, un seul jour, 132,000 lettres, et une autre 167,000 cartes postales; d'autres maisons de Londres envoyèrent d'un coup, l'une 144,000, l'autre 456,000 circulaires.

En 1886, une boîte expédiée par l'intermédiaire du nouveau service des colis postaux arriva à Greenock et fut ouverte par les autorités en conséquence d'un bruit étrange et inexplicable provenant de l'intérieur. Un hibou ordinaire, presque mort d'inanition, fut découvert et fut, après avoir été soigneusement nourri et ramené à des conditions normales, expédié par rail à son destinataire. A Birmingham, deux chèques, l'un de 2,925 fr., l'autre de 500 fr., furent déposés dans une boîte aux lettres sans enveloppe ni adresse.

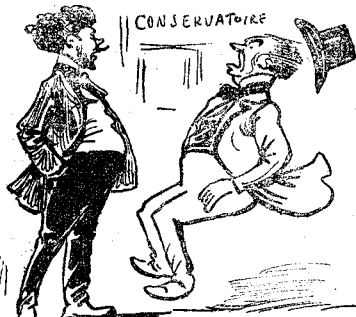
## La Semaine Amusante, par Henriot



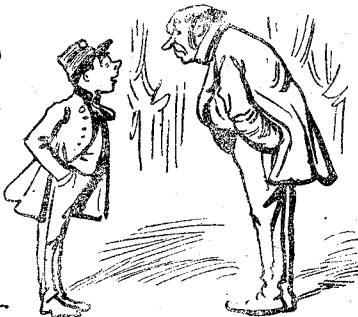
— Vous cas ez mes vases de Chine?  
Oh! ben vous savez, tout ce qui vient de ce pays-là me dégoûte!



— Tu as acheté ça à l'Exposition?  
— A un Chinois qui tenait à dissimuler sa nationalité; nous en ferons un cordon de sonnette.



— Vous avez raté le prix de chant?  
— Oui... ils ont trouvé que j'avais une voix trop puissante pour les salles modernes: regardez-vous ce souffle!



— Tu auras un prix?  
— Je l'espère... j'ai très bien répondu: On m'a demandé où était la Chine?... j'ai dit « dans la marmelade ».



— Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là?  
— Je ne peux pas m'en débarrasser, monsieur, il me suit depuis l'Exposition; je lui dis de s'en aller et il répond qu'il ne comprend que le nègre!

**LE PNEU MICHELIN**  
BOIT L'OBSTACLE

**HYGIÈNE DE LA TOILETTE**  
Le... qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COAL-TAR SAPONIN** LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.  
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies et DÉFIER DES CONTREFAÇONS

**DENTITION SIROP DELABARRE**  
(3<sup>e</sup> 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)  
FACILITE LA SORTIE DES DENTS  
PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE  
Tous les ACCIDENTS de la 1<sup>re</sup> DENTITION.  
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE  
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB. ST DENIS, PARIS ET PHIES

**SAGE-FEMME 1<sup>re</sup> classe** prend pensées, place enf. Discretion. Massage médical. Consultat. 1 à 4 h. Prix mod. M<sup>me</sup> Réfrégier, 78, Faubg St-Denis, Paris. Correspond.  
**CRÈME EXPRESS JUX** LE MEILLEUR DES ENTREMETS FINS Dans toutes les bonnes Epiceries.  
**CHASSEURS** La Manufacture d'Armes de Saint-Etienne envoie gratis et franco son magnifique catalogue illustré, véritable manuel du chasseur. Pour se le procurer, écrire à BRUN-LATIGE, à ST-ETIENNE (LOIRE). Armes garanties sur facture, accompagnées du certificat officiel double épreuve. Demander également le journal La Revue Mensuelle des Armes et des Sports. Il est offert GRATIS un CANNE-FUSIL à tout abonné. A VOIR: nos nouveaux Fusils Hammerless, dep. 120 fr., notre Fusil « LE NATIONAL », modèle 1900, notre Fusil et Carabine MATCHLESS, notre Pistolet à répétition, modèle 1900, toutes armes des plus perfectionnées.

**POUR MAIGRIR** réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. J'indique gratis un moyen réellement infailible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

**AG des CYCLES GLADIATOR**  
6 bis, Rue de Châteaudun, PARIS. — FONTAINE & C<sup>ie</sup> des VÉRITABLES  
VENTE à CREDIT GLADIATOR  
et d'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES toutes marques  
SANS MAJORATION DE PRIX. — Catalogue Gratuit Franco.

**PRETS** ou ACHATS, Avances de Suite sur Maisons; sur SUCCESSIONS sans le concours des autres héritiers; sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres. Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chaussée-d'Antin, Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

**RUBINAT-LLORACH** MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ECUSSON ROUGE  
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

**COLLECTION VERMOT**  
Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.  
ART DE TIRER LES CARTES (L.), illustré de nombreuses vignettes indicatives.  
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.  
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.  
MENUS (LES) de M<sup>me</sup> Durandau, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.  
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.  
ORACLE (L.), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.  
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.  
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.  
LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.  
HISTOIRES A SE TORDRE, par Mich. Thivars, recueil des petites causes célèbres, joliment illustré.  
CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.  
CONTES DE FÉES, par Ch. Perrault, joliment illustré.  
FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.  
ROBINSON CRUSOE (LE) illustré.  
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.  
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.  
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.  
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.  
PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.  
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime Audouin, illustré de nombreux dessins.  
LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibab et les Quarante Voleurs.  
En vente chez tous les libraires  
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur  
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

**CHEMIN DE FER DU NORD**  
Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures.  
Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir.  
Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures.  
Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir.  
Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures.  
Départs de Paris à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le  
**SEL VICHY-ETAT**  
10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent.  
Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-Etat  
La Boîte, 50 paquets. 5 fr.; — 25 paquets. 2 fr. 50  
franco dans toute la France.  
Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DÉPOT, 31, Boul. des Italiens, Paris.

**CŒUR** ASTHME, CATARRHES, BRONCHITES, etc.  
Le remède par excellence est  
Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE  
GUERISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de la Femme FORTIER  
**YEUX ET PAUPIÈRES**  
Exiger sur la couverture du Pot la Signature: Labelonye

**NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION**  
sans vous être muni de l'  
**ABC DE L'EXPOSITION DE 1900**  
UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE  
**PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS**  
PRIX : 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX : 50 CENTIMES  
FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

## CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse est restée toute cette semaine sous une impression plutôt mauvaise, et, pendant plusieurs séances, l'accentuation continue de la lourdeur, dans certains compartiments de la cote, ne laissait pas d'être quelque peu inquiétante. Quelques séances un peu meilleures ont amélioré les cours, mais l'ensemble du marché se présente avec une faiblesse assez accentuée.

Toutes les grandes Bourses européennes ont payé leur tribut, plus ou moins large, à la baisse, et cette situation a pesé particulièrement sur les tendances de notre marché.

La cause principale de ces mauvaises dispositions réside, naturellement dans les événements de Chine. Si pessimiste que l'on soit, on ne doit pas cependant attribuer au conflit actuel des conséquences financières plus étendues que celles qu'il doit normalement comporter et il est à présumer que les cours remonteront à leur niveau normal dès qu'on aura envisagé avec plus de sang-froid la situation.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs, qu'étant donné la panique de plusieurs grands marchés continentaux, notre place a fait preuve d'une résistance extraordinaire.

Nos rentes ont été très éprouvées : le 3 0/0 perd 33 centimes à terme, à 99 77 et 40 centimes à court, à 99 60. Le 3 1/2 0/0 perd pareille somme soit 102 francs à terme et 101 90 au comptant.

Sur les fonds étrangers, les pertes sont plus ou moins fortes. L'Italien perd 62 centimes à 93 99. L'Extérieure Espagnole plus résistante ne perd que 17 centimes à 72 15.

Les fonds ottomans ont leur part dans cette déréclation générale : le Turc C recule à 25 27 et le Turc D à 22 77.

Les fonds russes sont faibles. Le 4 0/0 1893 des end à 99 60, le 3 0/0 1896 à 85.

A noter la meilleure tenue des fonds argentins et brésiliens, et une légère amélioration du change sur l'Amérique du Sud. Les emprunts égyptiens et roumains sont à peu près délaissés. La lourdeur est générale sur les grands établissements de crédit.

Sur la Banque de France a consolidé ses avances à 4010.

Mais la Banque de Paris recule à 1090; le Comptoir d'Escompte est resté à 630 francs. Le Crédit Foncier se retrouve à 675.

Le Crédit Lyonnais passe à 1.030, la Société générale est tenue à 607.

La Banque Parisienne à 513 et le Crédit Industriel à 600 payent également à la baisse un large tribut.

Les actions des grandes lignes de chemins de fer français ont été relativement faibles, mais la baisse de ce compartiment spécial de la cote a été fort modérée.

Nous retrouvons le Lyon à 1810, le Midi à 1825, le Nord à 2380, l'Orléans à 1735, l'Ouest à 1078.

Les chemins de fer d'Algérie sont calmes.

Les valeurs de l'épargne sont toujours assez bien tenues. Les obligations du Crédit Foncier et celles de la Ville de Paris, en particulier, présentent toujours leur courant normal d'affaires.

Les valeurs industrielles sont inactives. A signaler seulement la baisse du Suez à 3525 et le recul du Rio Tinto à 1302.

## La Mode

Nous voici en plein dans la saison des bains de mer. C'est le moment où beaucoup de personnes ont le légitime souci de choisir un joli costume de bain.

A mon avis, celui-ci ne doit être ni trop collant ni trop ample.

Voici d'ailleurs une forme nouvelle qui convient à tous les âges.

C'est une combinaison fermée de côté par une sous-patte et qui se fait en laine noire garnie de galon de drap blanc. L'encolure est ouverte en forme de V. Manches courtes galonnées également.

On taille des costumes de bain en serge rouge à rayures noires très fines d'une très grande originalité et qui ne vont pas mal à quelques-uns.

En fait de coiffures de bain, il n'y a qu'à choisir. Les bûrets de toile caoutchoutée sont gracieux, mais ne garantissent point du soleil.

Beaucoup plus pratique est la coiffure genre « Miss Helyett » qui se fait en soie caoutchoutée à couleurs écossaises très vives. On porte également la coiffure : « marmotte » simple bonnet à coulisses entouré d'un volant de même étoffe.

Les chaussures les plus commodes sont les plus simples, et ne manquent pas de grâce. Ce sont les espadrilles en toile grise relevées par derrière et maintenues par des galons rouges. Sur le devant de la chaussure se trouve une ancre brodée en rouge.

Les mondaines plus raffinées chaussent des souliers blancs en peau de Suède, brodés tout autour. Ces broderies représentent soit des varechs soit des fleurs de falaises.

Certaines portent des bas, même... des gants!

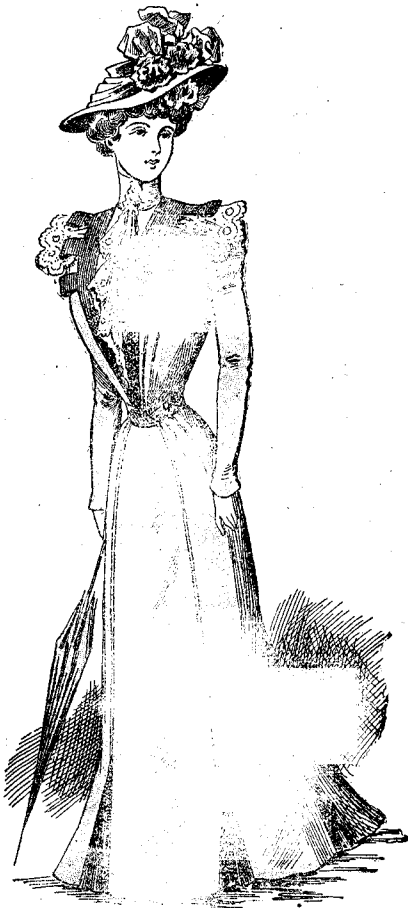
Comme accompagnement obligé de la tenue de bain, le ridicule s'impose; ces larges ridicules en satinette, ou autre étoffe caoutchoutée.

Au sortir de l'eau, on y enferme son costume, qu'on n'a plus qu'à passer à l'eau douce et à étendre en rentrant chez soi. On réalise de ce

fait une notable économie en s'épargnant les frais de location de costume; on évite aussi, ce qui n'arrive que trop souvent, que le costume que vous avez laissé en garde à la baigneuse soit, en votre absence, loué à d'autres.

Rien de nouveau pour les peignoirs; toujours spongieux et en forme de grande mante vous enveloppant bien.

En dehors du bain, pour se promener sur la plage, il n'est rien de mieux que les robes de piqué de toile ou de linon. En piqué et en toile, on adoptera le genre tailleur : boléro, veste et jaquette. Avec le linon, on peut se permettre plus de fantaisie : par exemple des jupes à volants, des corsages échancrés sur des guimpes de mousseline de soie ou de taffetas; des garnitures de petits rubans ou de guipure, etc., etc. En fait d'ombrelles, je recommande tout particulièrement pour les villégiatures l'ombrelle en pongée crème, à larges fleurs imprimées. Il y



COSTUME NOUVEAUTÉ EN COVER COAT.

a bien aussi les ombrelles en taffetas écossais, en silésienne de nuances tendres, mais tout cela est un peu passager et se fane très vite à la brise marine.

A celles de mes lectrices qui n'ont pas le loisir d'aller passer sur les côtes le temps des vacances, je signalerai le joli costume dont on trouvera ci-dessus le dessin.

Il est en en cover coat beige clair, la jupe droite avec panneaux de velours mordoré. Le corsage est à pointe, avec double revers en velours assortis et découpés. Plastron de piqué de Chine et régates en velours. L'ensemble est très harmonieux et très distingué.

Une petite recommandation, qui peut, le cas échéant, épargner plus d'un désagrément.

Chacun doit posséder un livre d'adresses par ordre alphabétique, contenant les noms et les adresses des personnes avec lesquelles on est en relation. C'est surtout au moment de la mort de l'un des vôtres, que ce carnet vous rend d'utiles services, en vous permettant de n'oublier personne pour les envois d'invitations aux obsèques.

Outre vos relations personnelles et celles que possédait le défunt, envoyez toujours une lettre d'invitation à tous les locataires de la maison que vous habitez. Ceux-ci ne sont nullement tenus d'ailleurs s'il ne sont pas en relation avec vous, d'assister aux obsèques, mais à la politesse des gens qui vivent sous le même toit, ils doivent répondre par l'envoi d'une carte.

Quinze jours, trois semaines après la cérémonie funèbre, il est de règle de répondre par une carte à tous ceux qui se sont associés à votre deuil. Cependant, je connais bien des personnes absolument opposées à cette manière de faire; elles estiment, en effet, que si l'on accompagne un mort à sa dernière demeure, c'est un honneur que l'on rend à lui seul et non aux siens.

Je laisse à chacune le soin d'apprécier, car il y a là matière à discussion, et je ne me charge pas de trancher la question.

Pendant les chaleurs la boisson la plus désaltérante se fait avec dix gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès dans un verre d'eau sucrée. D'une saveur exquise, le Ricqlès procure une fraîcheur délicieuse et préserve de la cholérine.

## LE MÉDECIN DE LA MAISON

**Entorse.** — L'entorse ou foulure consiste dans le tiraillement des ligaments et des parties molles qui entourent une jointure. Dans l'entorse, les surfaces osseuses articulaires présentent toujours leurs connexions normales, ce qui

différencie cette lésion de la luxation où ces surfaces ne conservent plus leurs rapport physiologiques. L'entorse se produit lorsqu'une articulation exécute des mouvements plus étendus que ne le comportent ses attaches. Les accidents peuvent se borner à un simple tiraillement, ou bien s'accompagner de déchirure de quelques fibres et même de l'arrachement des ligaments. De là, des différences dans le traitement.

Aussitôt après une foulure, il faut mettre la partie foulée dans un baquet d'eau froide pendant deux heures environ, si la chose est possible. Il est nécessaire de changer l'eau dès qu'elle se réchauffe et choisir la plus froide qu'on pourra se procurer. Si la jointure ne peut être placée dans l'eau, on l'entourera de compresses trempées dans l'eau froide et renouvelées fréquemment. On arrivera de cette façon à faire disparaître complètement la douleur.

Dans les foulures légères qui se reconnaissent à ce qu'elles ne produisent pas d'épanchements de sang, on pratiquera en sortant le membre de l'eau, et les jours suivants un bon massage. Voici en quoi consiste cette opération. Avec de l'huile, du saindoux ou un autre corps gras, on se graisse la paume de la main droite et on frictionne la partie malade dans le sens de la longueur du membre. Les frictions seront d'abord légères et on appuiera de plus en plus; chaque massage devra durer environ vingt minutes. Par ce procédé on guérit une foulure parfois en une seule séance, le plus souvent en trois ou quatre jours. Le même traitement s'applique aux entorses moyennes qui s'accompagnent d'un épanchement de sang formant de grandes taches sous la peau.

Pour les foulures avec déchirure complète des ligaments, il faut immobiliser la jointure et la guérison se fait attendre des semaines; souvent il reste de la raideur dans l'articulation.

Si, après les massages, il survenait une vive inflammation, il ne faudrait pas persister dans cette pratique; on devrait alors garder le membre au repos en entourant la partie malade de compresses trempées dans l'eau blanche ou dans l'eau-de-vie camphrée.

Une nouvelle méthode vient d'être préconisée pour le traitement des entorses. Elle consiste simplement dans l'emploi de la terre glaise finement pulvérisée dans un mortier et délayée dans de l'eau, de façon à faire une pâte consistante. Cette pâte est étendue sur une mousseline, de manière à former une couche d'un quart de pouce, et appliquée sur la partie malade. Le tout est maintenu par un bandage. Après vingt-quatre ou trente-six heures, on enlève l'appareil.

**Bourdonnements.** — Les bourdonnements d'oreille peuvent être produits par l'humour des oreilles qui s'est accumulée dans les conduits auditifs; il suffit, pour les faire cesser, de l'enlever non pas avec un cure-oreille qui pourrait causer une perforation du tympan, mais avec le coin d'une serviette mouillée ou en injectant avec une petite seringue, de l'eau de guimauve. Un excellent moyen consiste à mettre tous les soirs, dans l'oreille atteinte, un peu de glycérine iodurée. Le lendemain, on fait l'injection chaude. Il est de toute nécessité d'obscure le conduit avec un tampon d'ouate, pendant tout le temps du traitement.

D'autres fois, les bourdonnements sont dus aux battements des artères chez des individus sanguins. Ce signe peut faire craindre une congestion cérébrale, on devra se hâter de prendre un purgatif énergique. Lorsque, au contraire, les personnes qui entendent des bourdonnements dans les oreilles sont très faibles, elles doivent se soumettre au traitement de l'anémie.

**Plaies rebelles.** — Le goudron est l'un des médicaments les plus efficaces contre ces plaies persistantes et de mauvais aspects dont les vieillards sont principalement affectés. On l'étend en couche mince sur un morceau de toile qu'on applique sur la plaie et qu'on renouvelle chaque jour. L'induration commence par disparaître et la cicatrisation vient promptement après.

**Bon conseil.** — Ne lisez jamais au lit dans une position horizontale, cela provoque une tension du nerf optique très fatigante pour la vue. Si l'habitude est chez vous plus forte que la volonté, atténuez du moins l'inconvénient par le traitement suivant : Baignez chaque soir vos yeux dans de l'eau salée; pas trop de sel pour tant afin d'éviter une sensation cuisante. Rien n'est plus fortifiant pour la vue, et nous avons connu plusieurs personnes qui se sont parfaitement trouvées de ce simple et fortifiant tonique. Ne forcez jamais vos yeux à travailler ou à lire à la lueur d'une lumière insuffisante ou trop éloignée; cette opération est aussi dangereuse pour l'œil que la lecture d'un livre à la lumière d'un ardent soleil.

## Recette contre les furoncles.

Extrait de fleurs fraîches... 10 grammes.  
Miel blanc ..... 20 —

Mélez. — Si ce mélange est trop mou, on y ajoute quantité suffisante de lycopode de poudre de guimauve pour obtenir une pâte ferme et suffisamment adhésive, en la étale sur un morceau de toile cirée ou sur du gâchis, et qu'on applique sur le furoncle. — On renouvelle cette épithème toutes les vingt-quatre heures, et on réussit habituellement à faire avorter le furoncle dans l'espace de deux ou trois jours à quelque période qu'il soit de son évolution.

## CARNET DE LA MÉNAGÈRE

### Nettoyage des bronzes dorés.

On prend une petite brosse douce et l'on frotte bien les bronzes dorés, flambeaux, pendules ou autres avec de l'eau dans laquelle on a mis quelques gouttes d'ammoniaque. Presque tout de suite on voit la dorure redevenir brillante et comme neuve; on essuie avec un linge pour mieux sécher, et l'on expose les objets nettoyés quelques instants au soleil.

### Blanchiment de la soie.

Pour blanchir la soie, il faut la décreuser de son gré ou autrement il faut la décreuser. On obtient le décreusage de la soie en la faisant bouillir dans de l'eau qui contient à peu près le quart du poids de la soie de savon. Pendant cette opération la soie perd de 20 à 25 0/0 de son poids.

Après on la passe au soufre, c'est-à-dire on l'expose encore mouillée à la vapeur du soufre en combustion et ensuite on la rince, et on la fait sécher.

**Mastic pour les futailles.** — Prenez 40 grammes de suif, 20 grammes de cire et 60 grammes de tard. Faites fondre le tout sur le feu, dans le même récipient. Quand ce mélange est refroidi, ajoutez-y des cendres tamisées, jusqu'à ce que vous en ayez une pâte un peu consistante. Vous aurez un bon mastic à appliquer à froid.

### Quelques plats pour la Semaine

|                               |                                |
|-------------------------------|--------------------------------|
| <b>En maigre.</b>             | <b>En gras.</b>                |
| Panade                        | Soupe aux choux.               |
| Brème grillée maître d'hôtel. | Langue de bœuf sauce piquante. |
| Escargots à la bourguignonne. | Rognon de veau rôti.           |
| Omelette française.           | Carottes à la crème.           |
| Petits pois à l'anglaise.     | Tarte aux prunes.              |
| Pommes glacées.               |                                |

**Langue de bœuf.** — Il faut commencer par faire griller la langue sur un feu clair et la débarrasser à mesure de toute la peau. Ensuite vous la frotterez bien avec du poivre, un peu de salpêtre et du sel, vous la mettrez dans un vase en terre avec sel dessous et dessus un peu de thym, de laurier et deux clous de girofle; pendant quelques jours, vous ajouterez encore du sel pour remplacer celui qui aura fondu et jusqu'à ce que la langue baigne dans la saumure, et vous aurez soin de retourner chaque fois cette langue avec une cuiller en bois, pas avec la main. Au bout de quinze jours à trois semaines, on la fourre dans un boyau et on la fait sécher dans la cheminée.

Quand vous voudrez la cuire, vous la ferez dégorger pendant deux à trois heures; puis vous la mettrez dans une marmite d'eau avec oignons, thym, laurier, clous de girofle. Sa cuisson doit se faire à petits bouillons; elle durera six à sept heures. On fait une sauce piquante et on sert la langue coupée en petites tranches.

### Distractions et Jeux d'esprit

#### Mots carrés.

L'autre jour, ô mon adorée,  
Nanti du fameux numéro,  
Si, prenant part à la curée,  
J'avais empoché le gros lot,  
Satisfait de telle fortune,  
Aussi riche que mon premier,  
Loin de la taxer d'importune  
Et d'en user comme un dernier,  
J'aurais voulu, — bonheur suprême, —  
Pour toi mignonne me montrant  
De la tendresse, mon deuxième,  
Un sort tissé d'enchantement,  
Loin du bruit de la grande ville,  
Aussitôt, l'on aurait fait choix  
D'un château, coquet domicile,  
Avec des prés, de l'onde, un bois  
Grisés par la brise et les roses,  
Au quatre toujours pénétrant,  
Nous aurions eu toutes ces choses  
Qui, je le sais, te plaisent tant :  
Salon, boudoir, luxe, équipage,  
Et, dépensant l'or sans regrets,  
Tout comme un trois du moyen âge,  
Meute et laquais tout chamarrés,  
Mais, hélas ! le destin propice  
Autrement en a combiné,  
Et, tout à notre préjudice,  
La roue a bel et bien tourné.  
Adieu donc richesse opulente !  
De tous ces bonheurs entrevus,  
Faisons notre deuil, ma charmante,  
Et ne nous en aimons que plus.

Alcide CHAPEAU.

Solutions de l'avant-dernier numéro.

1<sup>o</sup> Charade logogriphe.

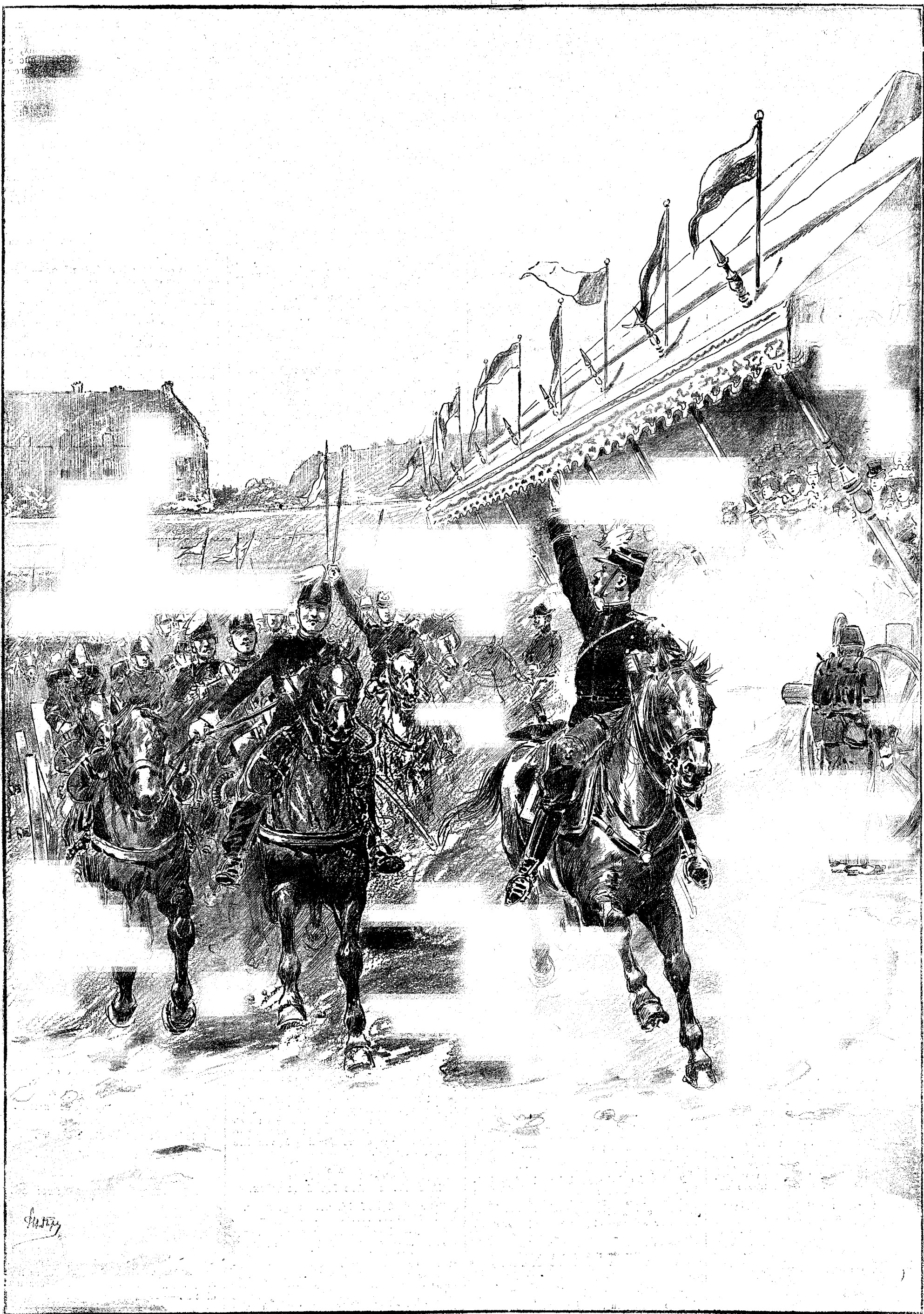
POIS — SON — POISSON

2<sup>o</sup> Mots carrés palindromes.

S I A M  
I R M A  
A M R I  
M A I S

**Solutions justes :** Pocahontas. — Elise et le petit Bordelais. — Un Nemrod à Audenge. — AR à Nages. — Lac Rymal. — Tobias Richet. — Pouterhouen. — Sancerre. — Jus teint à dit : as. — Taproban. — Maf.

Le gérant : HOUDIN.



Le carrousel militaire de la place de Breteuil